

Chapitre 10



Lesbiennes, gays, bisexuel·le·s et trans (LGBT) : une catégorie hétérogène, des violences spécifiques

Mathieu Trachman et Tania Lejbowicz

Depuis les années 1980, dans le cadre de la lutte contre l'épidémie de sida, puis contre l'homophobie et la transphobie, de nombreuses études montrent que les populations lesbiennes, gaies, bisexuelles et trans (LGBT) déclarent plus de violences que les autres et sont dans des situations de vulnérabilité qui ont des conséquences sur leur santé. En se donnant pour objectif la mesure et l'analyse des violences envers les LGBT, l'enquête Virage permet un éclairage inédit en France sur cette question. Les données de l'enquête apportent en particulier des réponses à deux interrogations présentes dans les travaux sur les violences déclarées par les LGBT : comment produire des données fiables sur des populations minoritaires et difficiles à atteindre ? Au-delà d'une appartenance commune à une minorité de genre et de sexualité, quelles sont les spécificités et les ressorts des violences déclarées par les lesbiennes, les gays, les femmes et les hommes bisexuels, les trans⁽¹⁾ ?

■ 355

La production de données sur les LGBT pose plusieurs questions méthodologiques liées à leur situation de populations minoritaires. Cette condition signifie en premier lieu un faible nombre de personnes qui déclarent être homosexuelles, bisexuelles ou trans dans la population. Même dans un échantillon de grande taille, les effectifs de ces populations restent faibles, ce qui limite les possibilités d'analyse statistique (Meyer et Wilson, 2009). Lorsque les phénomènes ne concernent pas l'ensemble des individus, comme c'est le cas des violences graves, la part des personnes concernées se réduit encore et rend l'interprétation des données chiffrées délicate voire impossible. En conséquence, les données disponibles en France sont souvent issues d'enquêtes spécifiquement dédiées à ces populations, ce qui a deux conséquences. D'une part, la comparaison avec la population majoritaire n'est pas possible ; d'autre part, ces enquêtes reposent sur des échantillons de volontaires et sont non représentatives. En effet, nous ne disposons pas de base de sondage concernant les lesbiennes, gays, bisexuel·le·s et trans en France : depuis

(1) Nous revenons sur la définition de ces termes dans la suite de ce texte.

1985, les Enquêtes Presses Gays et lesbiennes, dont le questionnaire est diffusé par voie de presse, puis par Internet, constituent un dispositif d'enquête spécifique, non représentatif, mais dont la cumulativité assure une certaine robustesse (Pollak et Schiltz, 1991 ; Velter *et al.*, 2015). Les données statistiques sur les trans en France sont peu nombreuses, l'enquête menée par l'Inserm en 2010 par l'intermédiaire des associations trans et des professionnels de santé étant une exception (Giami, Beaubatie et Le Bail, 2011).

Si ces populations sont difficiles à atteindre, c'est aussi que les critères permettant d'en déterminer les contours ne sont pas évidents à définir (Schiltz, 2005). Les catégories ordinaires des enquêtes statistiques ne saisissent pas ou appréhendent mal certaines situations et certaines expériences, et les personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles ou trans ne peuvent bien souvent pas se déclarer comme telles dans les enquêtes menées en population générale. Une réflexion sur les principes et les enjeux permettant de délimiter les contours des populations homo-bisexuelles et trans est donc nécessaire. La même question se pose à propos des violences subies par ces populations : celles-ci peuvent souffrir des mêmes formes de violences que les autres ; elles sont également susceptibles d'endurer des formes de violences liées à leur identification de genre et de sexualité.

Si la comparaison des violences déclarées par les populations LGBT avec celles rapportées par la population majoritaire est centrale, elle ne doit pas occulter la diversité interne de ces populations et *a fortiori* celle de leurs expériences négatives. Celles-ci ne font pas nécessairement face aux mêmes types de violences, et, pour un même type de violence, n'y sont pas confrontées de manière identique. Cette diversité de situations et de trajectoires engage les différentes significations sociales données à l'homosexualité féminine et masculine, à la bisexualité, au changement de sexe ; ces différences sont un élément pour comprendre les rejets, brutalités et rappels à l'ordre que ces populations subissent. Indépendamment de la sexualité, la diversité des situations peut également s'expliquer par d'autres facteurs qui déterminent les expériences de violences, et en particulier le genre. Après avoir présenté les données disponibles dans Virage concernant les populations LGBT et certaines des caractéristiques sociodémographiques de ces dernières, nous analyserons plus précisément, parmi la diversité des formes de violences enregistrées dans l'enquête, les violences subies dans la famille, dans l'espace public, et les enjeux de l'affirmation de soi en tant que lesbienne, gay, bisexuelle ou trans.

I. Saisir et définir les populations LGBT

La présentation des données disponibles pour analyser les violences déclarées par les populations LGBT dans Virage n'est pas un simple préalable méthodologique. S'il est nécessaire de préciser le dispositif de collecte ainsi que la définition des populations LGBT retenue, ceux-ci éclairent également certaines caractéristiques de ces populations, en particulier leur hétérogénéité et l'enjeu que constituent leurs catégorisations.

1. *Virage LGBT: un dispositif de collecte complémentaire*

Parce que nous savions que le petit nombre de LGB dans l'enquête par téléphone auprès de la population générale (Virage PG) limiterait les possibilités d'analyses, un dispositif complémentaire par Internet, Virage LGBT, a été mis en place afin de disposer d'un échantillon plus important. De décembre 2015 à mars 2016, les personnes LGBT âgé·e·s de 18 ans et plus résidant en France métropolitaine ont été invité·e·s à répondre en ligne au questionnaire de l'enquête Virage. Pour augmenter le nombre de répondant·e·s à ce volet complémentaire fondé sur le volontariat, une campagne de communication a été mise en place. Des flyers, cartes de visite, posters, stylos ou encore bannières en ligne et posts sur les réseaux sociaux ont diffusé l'adresse Internet du site du questionnaire. Virage LGBT était présentée comme une enquête portant sur les modes de vie, la santé et les situations d'insécurité des LGBT.

Pour assurer une bonne couverture de l'ensemble de ces populations LGBT et en particulier de celles connues pour être plus difficiles à joindre (les femmes lesbiennes et bisexuelles, les trans, les LGBT âgé·e·s ou encore celles et ceux résidant hors des grandes agglomérations), une centaine de partenariats ont été établis avec des espaces LGBT de différentes natures: centres LGBT un peu partout en métropole, centres de dépistage et associations de lutte contre le sida, sites et applications de rencontres, associations féministes et de défense des droits des personnes LGBT, associations culturelles, religieuses, politiques ou sportives, médias en ligne, commerces, blogs, forums, etc⁽²⁾. Ce dispositif a permis d'atteindre un nombre considérable de répondant·e·s: 10 612 personnes ont commencé à remplir le questionnaire et 7 148 l'ont complété en entier, soit un taux d'aboutissement de 67 %⁽³⁾.

L'architecture générale du questionnaire reste la même que celle de l'enquête Virage PG. Quelques modifications ont toutefois été effectuées pour mieux saisir les populations du point de vue du genre et de la sexualité, et en particulier les trans. La question pour enregistrer le sexe a été modifiée. Dans Virage PG, les répondant·e·s pouvaient se dire « Femme » ou « Homme ». Dans Virage LGBT, elles et ils étaient invité·e·s à renseigner le « sexe à l'état civil » et à se dire: « Homme », « Femme », « Vous êtes né femme (ou vous avez été déclaré de sexe féminin), mais aujourd'hui vous êtes un homme », « Vous êtes née homme (ou vous avez été déclarée de sexe masculin), mais aujourd'hui vous êtes une femme ». Si ces catégories ne sont pas tout à fait satisfaisantes pour toutes les personnes ciblées (Westbrook et Saperstein, 2015 ; Trachman et Lejbowicz, 2018), elles permettent de classer

(2) Nous avons ici bénéficié de l'expérience de l'enquête Presse Gays et Lesbiennes de 2011 (Velter *et al.*, 2015).

(3) Nous ne connaissons pas la durée moyenne de réponse au questionnaire en ligne, mais la question ouverte posée à la fin du questionnaire dans laquelle il était demandé aux répondant·e·s leur opinion sur l'enquête laisse penser qu'il a souvent été jugé long.

les personnes selon leur sexe de naissance, information mobilisée tout au long du questionnaire pour décrire les situations de violences.

Six questions ont été ajoutées dans Virage LGBT pour saisir des identifications et des situations spécifiques à ces populations. Les questions permettant d'identifier les trans étant mal reçues et mal comprises par une large part de la population générale, elles n'ont été posées que dans le questionnaire adressé aux LGBT : nous ne disposons donc pas d'informations sur les trans dans Virage PG. En revanche, pour les populations homo-bisexuelles, nous disposons de deux bases : celle issue de l'enquête en population générale qui est représentative de la population vivant en France métropolitaine en ménage ordinaire et ayant entre 20 et 69 ans ; et celle issue de la collecte complémentaire par Internet, non représentative mais avec des effectifs d'homo-bisexual·le·s plus importants.

2. La définition des populations LGBT : diversité des critères et contraintes méthodologiques

Il n'existe pas un seul critère permettant de distinguer des populations lesbiennes, gaïes, bisexuelles : être attiré·e par une personne de même sexe, avoir ou avoir eu des pratiques sexuelles avec une personne de même sexe, s'identifier comme homosexuel·le ou bisexuel·le sont trois manières distinctes d'envisager les homosexualités et les bisexualités, qui tracent les contours de populations différentes (Bajos et Beltzer, 2008). Ces critères peuvent être scientifiques (quel est le critère le plus pertinent pour décrire le phénomène analysé?), mais aussi éthiques et politiques (quel est le critère le plus respectueux de la manière dont les individus se définissent?) ; ils sont également liés à des contraintes méthodologiques (quel est le critère qui permet d'analyser ensemble les données disponibles?). Le choix d'un critère ne permet pas toujours de répondre à ces trois objectifs.

Les trois indicateurs usuels qui permettent de définir les populations homo-bisexuelles ont été repris dans les deux échantillons (voir encadré 1) :

- *l'attirance* : déclarer avoir été attiré·e « uniquement », « surtout », « autant » ou « aussi » par des personnes de même sexe au cours de la vie ;
- *la pratique* : déclarer avoir eu un ou des rapports sexuels avec une personne de même sexe au cours de la vie ;
- *l'identification* : se dire homosexuel·le ou bisexuel·le au moment de l'enquête.

Une même personne peut déclarer des attirances, des pratiques et une identification, ou au contraire ne déclarer que l'un ou deux d'entre eux. Dans Virage PG, 3,7 % des femmes et 2,6 % des hommes déclarent des attirances pour des personnes de même sexe ; 2,6 % des femmes et 2,5 % des hommes déclarent au moins une pratique sexuelle avec une personne de même sexe au cours de leur vie, et 1,5 % des femmes et 1,8 % des hommes s'identifient comme homosexuel·le·s ou bisexuel·le·s.

Encadré 1. Questions permettant de construire les trois indicateurs d'homo-bisexualité dans l'enquête Virage

Pour les attirances et les pratiques, nous présentons les questions telles qu'elles étaient formulées pour les femmes ; l'ordre des modalités change pour les répondants masculins mais les formulations sont les mêmes.

Attirances homo-bisexuelles

Au cours de votre vie, avez-vous été attiré·e...

- uniquement par des hommes ?
- surtout par des hommes mais aussi par des femmes ?
- autant par des hommes que des femmes ?
- surtout par des femmes mais aussi par des hommes ?
- uniquement par des femmes ?
- n'a pas d'attraction
- ne souhaite pas répondre
- ne sais pas

Pratiques homo-bisexuelles

Au cours de votre vie, avec combien de personnes avez-vous eu des rapports sexuels ?

Même un nombre approximatif nous convient. (La sexualité fait partie des modes de vie et est importante pour étudier les questions de santé abordées plus loin dans le questionnaire, c'est pourquoi nous vous posons cette question. Vos réponses sont strictement anonymes et confidentielles, et sont importantes pour les chercheurs.)

- ne souhaite pas répondre
- ne sais pas

Était-ce avec...

- uniquement des hommes ?
- uniquement des femmes ?
- des hommes et des femmes ?
- ne souhaite pas répondre
- ne sais pas

Identification homo-bisexuelle

(Si *Ego* a déclaré des attirances pour le même sexe et/ou des pratiques sexuelles avec le même sexe)

Actuellement, vous vous diriez...

(La sexualité fait partie des modes de vie et est importante pour étudier les questions de santé abordées plus loin dans le questionnaire, c'est pourquoi nous vous posons cette question. Vos réponses sont strictement anonymes et confidentielles, et sont importantes pour les chercheurs.)

- hétérosexuel·le
- homosexuel·le
- bisexuel·le
- ne souhaite pas répondre
- ne sais pas

L'idée selon laquelle une attirance sexuelle se traduirait par des pratiques, et que des pratiques sexuelles avec une personne de même sexe amèneraient à se définir comme homosexuel·le ou bisexuel·le est réductrice. Elle ne prend pas en considération les difficultés et les coûts sociaux qu'implique pour certaines personnes la réalisation de leurs désirs. En outre, l'approche en termes d'orientation sexuelle simplifie la place variable que les individus donnent à leurs désirs et leurs pratiques sexuelles. Elle rend mal compte des variations des identifications sexuelles au cours d'une vie. Ainsi, certains individus donnent plus ou moins de poids ou de valeur à certaines attirances ou à certaines pratiques, tandis que d'autres les tiennent pour insignifiantes ou négligeables. Ils peuvent également les considérer comme pertinentes à certains moments, et moins à d'autres. Par exemple, lorsqu'elles sont jeunes, certaines personnes se définissent comme bisexuelles parce qu'elles ont des pratiques sexuelles avec les deux sexes, et considèrent au fur et à mesure de leur avancée en âge que les attirances sont un critère plus important (Weinberg, Williams et Pryor, 2001). Ces éléments conduisent à écarter les notions d'identité ou d'orientation sexuelle, qui ont également l'inconvénient de laisser penser qu'il y existe des manières plus « authentiques » que d'autres de rendre compte de sa sexualité. Pour ces raisons, nous parlons ici d'identification⁽⁴⁾.

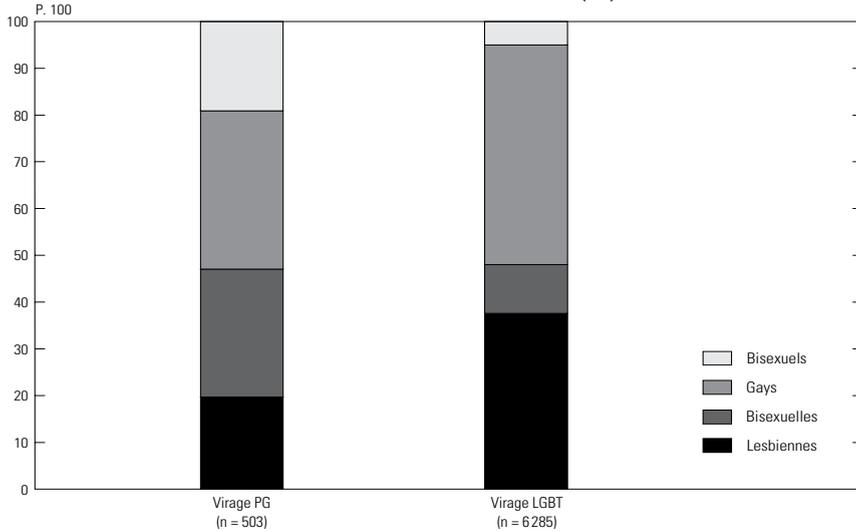
Une même personne pouvant déclarer des attirances, des pratiques et des identifications, nous avons distingué les personnes qui déclarent uniquement des attirances pour les personnes de même sexe ; celles qui déclarent au moins un·e partenaire de même sexe au cours de la vie et qui ne s'identifient pas comme homo ou bisexuelle ; et celles qui s'identifient comme homo ou bisexuelle (et qui ont également déclaré des pratiques et/ou des attirances, la question sur l'identification étant filtrée sur ces deux questions dans le questionnaire) (tableau 1).

Alors que Virage PG reflète un spectre relativement large d'expériences homo-bisexuelles, Virage LGBT saisit principalement des personnes qui se disent homosexuelles ou bisexuelles. L'enquête par Internet permet donc de mettre à disposition des données sur un large échantillon composé principalement de personnes qui s'identifient comme homo ou bisexuelles. Comme de précédentes enquêtes l'ont suggéré, la collecte *via* les associations et les sites LGBT tend à sous-représenter les bisexuel·le·s (Kuyper, Fernee et Keuzenkamp, 2016), en particulier pour les hommes (figure 1). Pour les femmes, ce mode de collecte nous a cependant permis de recruter un plus grand nombre de lesbiennes, relativement peu nombreuses dans l'échantillon en population générale.

On peut difficilement mettre dans un même groupe une personne qui déclare une attirance pour une personne du même sexe, et une autre qui fait de l'homo-bisexualité une caractéristique importante de définition de soi. Le critère des pratiques, retenu dans d'autres enquêtes sur la sexualité, n'est pas satisfaisant ici : l'enquête ne renseignant pas l'âge de l'enquêté·e à

(4) Sur cette question, voir Avanza et Laferté, 2005.

Figure 1. Répartition des homosexuel·le·s et des bisexuel·le·s selon le sexe et l'échantillon (%)



Champ: ensemble des répondant·e·s à l'enquête Virage PG âgé·e·s de 20 à 69 ans s'identifiant homosexuel·le·s ou bisexuel·le·s, vivant en France métropolitaine, en ménage ordinaire; ensemble des répondant·e·s à l'enquête Virage LGBT âgé·e·s de 20 à 69 ans, vivant en France métropolitaine. *Note*: pour l'enquête Virage PG, effectifs non pondérés et pourcentages pondérés; pour l'enquête Virage LGBT effectifs et pourcentages non pondérés. *Lecture*: parmi les répondant·e·s de Virage PG qui s'identifient homo-bisexuel·le·s, 19,7 % sont des lesbiennes, 27,3 % des bisexuelles, 33,8 % des gays et 19,1 % des bisexuels. *Sources*: enquête Virage PG, Ined, 2015; enquête Virage LGBT, Ined, 2016.

Tableau 1. Les indicateurs d'homo-bisexualité selon le sexe et l'échantillon

| Indicateurs d'homo-bisexualité | Virage PG | | | Virage LGBT | | |
|--|-----------|------------|------------------|-------------|------------|------------------|
| | Effectif | % par sexe | % par indicateur | Effectif | % par sexe | % par indicateur |
| <i>Les attirances homo-bisexuelles (sans pratique ni identification)</i> | | | | | | |
| Femme | 207 | 71,1 | | 34 | 73,9 | |
| Homme | 76 | 28,9 | | 12 | 26,1 | |
| Ensemble | 283 | 100,0 | 26,5 | 46 | 100,0 | 0,7 |
| <i>Les pratiques homo-bisexuelles (sans identification)</i> | | | | | | |
| Femme | 213 | 61,5 | | 119 | 64,0 | |
| Homme | 123 | 38,5 | | 67 | 36,0 | |
| Ensemble | 336 | 100,0 | 29,9 | 186 | 100,0 | 2,9 |
| <i>Les identifications homo-bisexuelles</i> | | | | | | |
| Femme | 229 | 47,0 | | 3016 | 48,0 | |
| Homme | 274 | 53,0 | | 3269 | 52,0 | |
| Ensemble | 503 | 100,0 | 43,6 | 6285 | 100,0 | 96,4 |
| Total | 1122 | | 100,0 | 6517 | | 100,0 |

Champ: ensemble des répondant·e·s à l'enquête Virage PG âgé·e·s de 20 à 69 ans déclarant des attirances et/ou pratiques et/ou identification homo-bisexuelles, vivant en France métropolitaine, en ménage ordinaire; ensemble des répondant·e·s à l'enquête Virage LGBT âgé·e·s de 20 à 69 ans déclarant des attirances et/ou pratiques et/ou identification homo-bisexuelles, vivant en France métropolitaine. *Note*: pour l'enquête Virage PG, effectifs non pondérés et pourcentages pondérés; pour l'enquête Virage LGBT effectifs et pourcentages non pondérés. *Lecture*: dans l'enquête Virage PG, 1122 répondant·e·s sont lié·e·s à l'homo-bisexualité par un ou plusieurs des trois indicateurs suivants: les attirances, les pratiques, l'identification. Parmi eux et elles : 283, soit 26,5 %, ne rapportent que des attirances homo-bisexuelles sans pratique ni identification; 336, soit 29,9 %, rapportent des pratiques homo-bisexuelles sans identification et quelles que soient les attirances; 503, soit 43,6 %, rapportent une identification homo-bisexuelle quelles que soient les attirances et les pratiques. *Sources*: enquête Virage PG, Ined, 2015; enquête Virage LGBT, Ined, 2016.

ce rapport sexuel ni la nature de la relation avec ce partenaire, nous ne savons pas s'il s'agit d'une expérience ancienne et tenue pour anecdotique ou d'un élément constitutif du répertoire sexuel.

L'identification apparaît finalement comme le critère le plus fiable, pour deux raisons. D'un point de vue méthodologique, c'est le seul qui facilite la comparaison des échantillons. Du point de vue de l'analyse des violences, il permet de se centrer sur les personnes pour qui leur sexualité est un aspect de leur définition de soi, et qui est de ce fait susceptible de susciter des stigmatisations ou des violences. Il écarte les individus pour qui la sexualité avec des personnes de même sexe relève d'une expérience, d'une parenthèse ou d'un aspect mineur de leur vie⁽⁵⁾. Dans la suite de ce chapitre, nous appelons homo-bisexuelle toute personne s'identifiant comme homosexuelle ou bisexuelle. Pour permettre les comparaisons entre les échantillons, nous avons également écarté de nos analyses pour Virage LGBT, les personnes de moins de 20 ans et de plus de 69 ans (limites d'âge retenues pour l'enquête en population générale)⁽⁶⁾.

3. Les populations LGB dans Virage PG : diversité et contraintes sociales des identifications

Pour décrire les caractéristiques des populations homo-bisexuelles, trois points de vue peuvent être distingués : celui de l'identification sexuelle, la question étant celle des différences entre les homosexuel·le·s, les bisexuel·le·s et les hétérosexuel·le·s ; celui du genre, les différences entre femmes et hommes concernant la sexualité et l'identification sexuelle étant importantes ; celui de la base de données enfin : la question est alors de tenir compte des effets des stratégies de collecte et de ce qu'ils nous disent des homo-bisexualités.

L'âge est une première caractéristique qui distingue les populations LGB ayant répondu aux deux dispositifs d'enquête (tableau 2, pages suivantes). Dans Virage PG, les lesbiennes, gays et femmes bisexuelles sont plus jeunes que les hétérosexuel·le·s : près de la moitié des femmes bisexuelles ont moins de 30 ans, 6 lesbiennes sur 10 ont moins de quarante ans, c'est le cas d'un peu plus de la moitié des gays. Ces différences d'identification selon l'âge peuvent relever d'un effet de génération : les générations les plus jeunes vivaient dans un contexte plus favorable pour déclarer une sexualité minoritaire, qui a été progressivement normalisée et reconnue d'un point de vue politique et juridique.

(5) Ce choix n'exclut pas d'autres analyses, les personnes ayant des pratiques sexuelles avec des personnes de même sexe étant susceptibles d'être dans des situations de vulnérabilité spécifiques par rapport à celles ayant eu uniquement des partenaires de sexe différent, indépendamment de leur identification. C'est un résultat de l'Enquête nationale sur les violences envers les femmes (Enveff, 2001), dans laquelle les femmes ayant eu au moins une pratique sexuelle avec une autre femme au cours de leur vie déclarent plus de violences que les autres (Lhomond, Saurel-Cubizolles et le groupe CSF, 2013).

(6) Quelques personnes s'identifiant comme hétérosexuelles ont répondu à l'enquête Virage LGBT. Dans la suite de ce chapitre, nous les avons écartées des analyses lorsque celles-ci portaient sur les LGB, mais nous les avons incluses dans les analyses portant sur les trans, dont certain·e·s s'identifient comme hétérosexuel·le·s.

Cette évolution affecte cependant de manière différentielle les femmes et les hommes. Les hommes âgés sont plus susceptibles que les femmes âgées de se dire homosexuel·le·s. De la même manière, la probabilité de se dire bisexuelle se réduit fortement avec l'avancée en âge. Cela n'implique pas nécessairement que la bisexualité soit pour les femmes une identification transitoire, comme si les femmes investissant cette identification devenaient progressivement lesbiennes ou hétérosexuelles. C'est peut-être le signe d'une identification bisexuelle plus tolérée chez les jeunes femmes que les plus âgées : socialement conçue comme une identification transitoire, la bisexualité féminine le devient pour une part, les femmes étant contraintes d'abandonner une identification trop illégitime (Yost et Thomas, 2012).

Au regard des autres minorités sexuelles, la situation des hommes bisexuels est singulière : plus de la moitié d'entre eux ont plus de 50 ans⁽⁷⁾. L'enquête saisit peut-être moins ici une identification qui s'affirme en vieillissant que les évolutions du contexte politique et social : pour une part des bisexuels de plus de 50 ans, l'identification comme gay pouvait être plus difficile que l'identification comme bisexuel⁽⁸⁾.

Les gays de Virage PG sont une population plutôt urbaine, plus diplômée et plus présente dans les catégories socioprofessionnelles supérieures : l'enquête retrouve ici les acquis des enquêtes précédentes (Bajos *et al.*, 2008). Cependant, ce n'est pas nécessairement le cas des autres populations homo-bisexuelles : la moitié des bisexuels sont ouvriers ou employés, ils sont ici proches des hétérosexuels ; la part d'ouvrières chez les lesbiennes et bisexuelles est deux fois plus importante que chez les hétérosexuelles ; les bisexuels résident autant que les hétérosexuels dans les territoires ruraux, tandis que les lesbiennes vivent pour plus de 60 % d'entre elles dans des agglomérations hors Île-de-France.

Des différences entre femmes et hommes, homo et bisexuel·le·s se lisent également dans les parcours conjugaux et sexuels. Les homosexuel·le·s et les bisexuel·le·s sont moins souvent en couple que les hétérosexuel·le·s : le « célibat » concerne presque la moitié des gays et 7 bisexuels sur 10. La situation conjugale est un indicateur qui permet de préciser certains traits de la bisexualité : lorsqu'elles sont en couple, les personnes bisexuelles le sont dans la grande majorité avec une personne de l'autre sexe, et plus encore les femmes que les hommes. Les déclarations concernant les attirances sexuelles des bisexuel·le·s sont un autre signe de cette spécificité. Les bisexuel·le·s se disent surtout attiré·e·s par le sexe opposé, et sont minoritaires à déclarer être

(7) L'enquête Analyse des comportements sexuels en France (ACSF, Ined-Inserm, 1992) montrait déjà que les hommes ayant des pratiques sexuelles avec les deux sexes au cours des 12 derniers mois étaient plus âgés que les hommes ayant uniquement des rapports sexuels avec des hommes au cours des 12 derniers mois. La comparaison avec Virage est difficile, l'indicateur retenu dans ACSF étant les pratiques et non l'identification. Les deux enquêtes contestent cependant l'idée d'une bisexualité comme moment de la jeunesse (Messiah et Mouret-Fourme, 1993).

(8) Cette évolution selon les générations n'est pas linéaire et varie selon les indicateurs. Sur les enjeux et les difficultés de l'approche générationnelle concernant les hommes qui ont des rapports sexuels avec les hommes, voir Methy *et al.*, 2015.

Tableau 2. Caractéristiques sociodémographiques, conjugales et sexuelles des répondant·e·s selon le sexe, l'identification sexuelle et l'échantillon

2a. Les caractéristiques sociodémographiques (%)

| | Virage PG | | | | | | Virage LGBT | | | |
|--|-----------|------|---------|----------|------|---------|-------------|------|----------|------|
| | Femmes | | | Hommes | | | Femmes | | Hommes | |
| | Homo. | Bi. | Hétéro. | Homo. | Bi. | Hétéro. | Homo. | Bi. | Homo. | Bi. |
| <i>Groupe d'âges</i> | | | | | | | | | | |
| 20 à 29 ans | 30,9 | 47,0 | 18,3 | 21,7 | 17,5 | 19,0 | 43,7 | 64,5 | 26,6 | 38,7 |
| 30 à 39 ans | 30,1 | 18,6 | 20,3 | 31,3 | 9,4 | 20,6 | 27,7 | 23,1 | 24,2 | 16,8 |
| 40 à 49 ans | 22,8 | 18,6 | 22,0 | 24,0 | 18,5 | 22,4 | 16,8 | 8,6 | 26,6 | 14,3 |
| 50 à 69 ans | 16,2 | 15,8 | 39,4 | 23,0 | 54,6 | 38,0 | 11,8 | 3,8 | 22,6 | 30,2 |
| <i>p</i> | < 0,0001 | | | = 0,0013 | | | < 0,0001 | | < 0,0001 | |
| <i>Diplôme le plus élevé obtenu</i> | | | | | | | | | | |
| Primaire | 3,2 | 8,1 | 19,5 | 7,3 | 24,3 | 17,6 | 0,5 | 0,1 | 1,3 | 2,2 |
| Secondaire | 54,2 | 53,8 | 46,5 | 42,0 | 52,2 | 52,6 | 19,5 | 21,9 | 19,7 | 27,6 |
| Supérieur 1 ^{er} niveau | 24,5 | 22,4 | 23,6 | 22,4 | 11,6 | 17,0 | 32,4 | 32,9 | 27,8 | 30,8 |
| Supérieur 2 ^e niveau et plus | 18,1 | 15,7 | 9,7 | 28,3 | 11,5 | 12,1 | 47,4 | 44,3 | 50,8 | 39,4 |
| NSP/NVPD | 0,0 | 0,0 | 0,7 | 0,0 | 0,4 | 0,7 | 0,2 | 0,8 | 0,4 | 0,0 |
| <i>p</i> | = 0,0016 | | | = 0,0001 | | | = 0,1101 | | = 0,0011 | |
| <i>Statut d'activité</i> | | | | | | | | | | |
| Actif·ve | 88,2 | 65,9 | 65,6 | 82,6 | 69,3 | 73,8 | 72,3 | 56,3 | 72,8 | 60,9 |
| Retraité·e | 1,7 | 2,8 | 15,5 | 8,8 | 17,5 | 15,9 | 2,3 | 0,9 | 5,3 | 8,9 |
| Étudiant·e | 3,4 | 13,4 | 5,1 | 3,1 | 6,7 | 4,6 | 18,3 | 34,7 | 12,5 | 16,5 |
| Autre sans activité | 6,3 | 17,9 | 12,5 | 2,2 | 6,5 | 3,8 | 2,3 | 2,6 | 3,8 | 5,1 |
| Indéterminé | 0,4 | 0,0 | 1,3 | 3,3 | 0,0 | 1,9 | 4,8 | 5,5 | 5,6 | 8,6 |
| <i>p</i> | < 0,0001 | | | = 0,0093 | | | < 0,0001 | | = 0,0003 | |
| <i>Catégorie socioprofessionnelle*</i> | | | | | | | | | | |
| Agriculteur·rice exploitant·e | 0,0 | 1,3 | 0,9 | 0,0 | 9,7 | 2,3 | 0,3 | 0,3 | 0,2 | 1,0 |
| Artisan·e, commerçant·e, chef d'entreprise | 11,9 | 5,3 | 3,6 | 4,0 | 7,6 | 8,6 | 2,3 | 1,3 | 4,2 | 4,7 |
| Cadre, profession intellect. sup. | 17,9 | 16,1 | 13,4 | 33,3 | 20,5 | 18,8 | 35,8 | 36,0 | 51,7 | 45,3 |
| Profession intermédiaire | 21,2 | 24,5 | 27,6 | 23,8 | 11,7 | 23,1 | 37,3 | 38,7 | 27,5 | 24,5 |
| Employé·e | 31,0 | 35,9 | 46,0 | 17,8 | 24,2 | 12,5 | 18,6 | 21,5 | 12,5 | 13,5 |
| Ouvrier·e | 18,0 | 16,9 | 8,5 | 21,1 | 26,3 | 34,7 | 5,7 | 2,2 | 3,9 | 11,0 |
| <i>p</i> | = 0,1073 | | | = 0,0357 | | | = 0,0681 | | = 0,0001 | |
| <i>Territoire d'habitation</i> | | | | | | | | | | |
| Île-de-France | 15,5 | 25,5 | 19,4 | 31,7 | 16,7 | 18,9 | 32,1 | 35,5 | 38,4 | 31,8 |
| Autre agglomération | 61,6 | 51,5 | 49,4 | 45,5 | 50,8 | 52,8 | 56,9 | 56,1 | 54,1 | 59,0 |
| Territoire rural | 13,1 | 12,9 | 23,1 | 16,2 | 24,2 | 23,6 | 9,7 | 6,1 | 7,2 | 9,2 |
| NSP/NVPD | 9,8 | 10,1 | 8,1 | 6,6 | 8,3 | 4,7 | 1,3 | 2,3 | 0,3 | 0,0 |
| <i>p</i> | = 0,1055 | | | < 0,0001 | | | = 0,0076 | | = 0,0701 | |

Pour les deux tableaux : *Champ*: ensemble des répondant·e·s de 20 à 69 ans à l'enquête Virage PG s'identifiant comme homosexuelles (n = 94), vivant en France métropolitaine, en ménage ordinaire, bisexuelles (n = 135), hétérosexuelles (n = 15297), homosexuels (n = 180), bisexuels (n = 94) ou hétérosexuels (n = 11422); ensemble des répondant·e·s de 20 à 69 ans à l'enquête Virage LGBT s'identifiant comme homosexuelles (n = 2362), bisexuelles (n = 654), homosexuels (n = 2954) ou bisexuels (n = 315), vivant en France métropolitaine. *Note*: pour l'enquête Virage PG, effectifs et pourcentages pondérés; pour l'enquête Virage LGBT effectifs et pourcentages non pondérés. *Lecture*: parmi les 94 répondantes lesbiennes de Virage PG, 30,9 % ont entre 20 et 29 ans, 30,1 % ont entre 30 et 39 ans, 22,8 % ont entre 40 et 49 ans et 16,2 % ont entre 50 et 69 ans. *La catégorie socioprofessionnelle n'est donnée que pour les répondant·e·s actif·ves soit pour Virage PG 79 homosexuelles, 96 bisexuelles, 9556 hétérosexuelles, 145 homosexuels, 62 bisexuels et 7958 hétérosexuels; pour Virage LGBT 1704 homosexuelles, 367 bisexuelles, 2149 homosexuels et 192 bisexuels. **Le sexe des partenaires n'est donné que pour les répondant·e·s ayant déjà eu une relation sexuelle soit pour Virage PG, 94 homosexuelles, 131 bisexuelles, 15613 hétérosexuelles, 178 homosexuels, 93 bisexuels, 11302 hétérosexuels; pour Virage LGBT cela concerne 2297 homosexuelles, 623 bisexuelles, 2904 homosexuels, 302 bisexuels. *Sources*: enquête Virage PG, Ined, 2015; enquête Virage LGBT, Ined, 2016.

2b. Les caractéristiques conjugales et sexuelles (%)

| | Virage PG | | | | | | Virage LGBT | | | |
|--|-----------|------|---------|----------|------|---------|-------------|------|----------|------|
| | Femmes | | | Hommes | | | Femmes | | Hommes | |
| | Homo. | Bi. | Hétéro. | Homo. | Bi. | Hétéro. | Homo. | Bi. | Homo. | Bi. |
| <i>Situation conjugale</i> | | | | | | | | | | |
| En couple avec une personne du même sexe | 53,5 | 5,4 | 0,3 | 51,2 | 5,0 | 0,4 | 67,5 | 32,7 | 54,9 | 20,6 |
| En couple avec une personne du sexe opposé | 0,4 | 51,3 | 70,7 | 1,6 | 20,1 | 72,6 | 0,4 | 24,6 | 0,7 | 29,8 |
| Pas en couple | 44,1 | 41,8 | 27,5 | 45,3 | 70,1 | 25,4 | 28,0 | 36,4 | 41,4 | 46,4 |
| NSP/NVPD | 2,0 | 1,5 | 1,5 | 1,9 | 4,8 | 1,6 | 4,1 | 6,3 | 3,0 | 3,2 |
| <i>p</i> | < 0,0001 | | | < 0,0001 | | | < 0,0001 | | < 0,0001 | |
| <i>État civil</i> | | | | | | | | | | |
| Célibataire | 77,1 | 74,4 | 37,0 | 88,6 | 69,4 | 42,8 | 79,7 | 85,8 | 82,9 | 72,4 |
| Mariée | 17,0 | 19,2 | 58,1 | 9,0 | 21,4 | 53,7 | 16,6 | 9,8 | 13,1 | 19,7 |
| Divorcé·e | 4,2 | 6,4 | 3,4 | 1,8 | 7,2 | 2,7 | 2,7 | 2,3 | 3,0 | 5,4 |
| Veuf·ve | 0,0 | 0,0 | 0,7 | 0,0 | 2,0 | 0,2 | 0,1 | 0,3 | 0,4 | 0,9 |
| NSP/NVPD | 1,7 | 0,0 | 0,8 | 0,6 | 0,0 | 0,6 | 0,9 | 1,8 | 0,6 | 1,6 |
| <i>p</i> | < 0,0001 | | | < 0,0001 | | | < 0,0001 | | = 0,0002 | |
| <i>Attirance sexuelle</i> | | | | | | | | | | |
| Uniquement par le même sexe | 48,2 | 1,4 | < 0,1 | 51,7 | 4,1 | < 0,1 | 41,2 | 0,5 | 68,4 | 0,6 |
| Surtout par le même sexe | 30,7 | 4,6 | < 0,1 | 36,5 | 7,5 | < 0,1 | 50 | 24,9 | 29,4 | 30,8 |
| Autant par les deux sexes | 17,5 | 34,1 | 0,2 | 8,9 | 29,2 | 0,1 | 5,4 | 46,5 | 1,3 | 36,5 |
| Surtout par le sexe opposé | 0,4 | 58,5 | 2,0 | 1,9 | 46,8 | 0,8 | 2,8 | 26,9 | 0,6 | 28,6 |
| Uniquement par le sexe opposé | 3,2 | 0,7 | 96,2 | 1,0 | 12,0 | 97,8 | 0,2 | 0,4 | 0,1 | 2,9 |
| N'a pas d'attirance | 0,0 | 0,0 | 0,1 | 0,0 | 0,0 | < 0,1 | 0,1 | 0,5 | < 0,1 | 0,3 |
| NSP/NVPD | 0,0 | 0,7 | 1,5 | 0,0 | 0,4 | 1,3 | 0,3 | 0,3 | 0,1 | 0,3 |
| <i>p</i> | < 0,0001 | | | < 0,0001 | | | < 0,0001 | | < 0,0001 | |
| <i>Sexe des partenaires au cours de la vie**</i> | | | | | | | | | | |
| Uniquement du même sexe | 35,2 | 0,3 | 0,1 | 45,4 | 4,4 | 0,4 | 37,3 | 6,4 | 75,0 | 8,3 |
| Des deux sexes | 61,4 | 76,5 | 1,2 | 49,5 | 88,7 | 0,5 | 60,1 | 79,6 | 23,1 | 85,7 |
| Uniquement du sexe opposé | 1,1 | 16,7 | 88,1 | 0,0 | 3,5 | 91,6 | 1,1 | 13,5 | 0,1 | 4,0 |
| NSP/NVPD | 2,3 | 6,5 | 10,6 | 5,1 | 3,4 | 7,5 | 1,5 | 0,5 | 1,8 | 2,0 |
| <i>p</i> | < 0,0001 | | | < 0,0001 | | | < 0,0001 | | < 0,0001 | |
| <i>Sexe du premier partenaire**</i> | | | | | | | | | | |
| Femme | 39,4 | 11,2 | 0,5 | 34,6 | 77,2 | 97,5 | 49,4 | 24,7 | 15,3 | 54,6 |
| Homme | 60,4 | 88,8 | 97,3 | 65,4 | 21,4 | 0,9 | 50,3 | 74,8 | 84,7 | 44,7 |
| NSP/NVPD | 0,2 | 0,0 | 2,2 | 0,0 | 1,4 | 1,6 | 0,3 | 0,5 | 0,0 | 0,7 |
| <i>p</i> | < 0,0001 | | | < 0,0001 | | | < 0,0001 | | < 0,0001 | |
| <i>Nombre de partenaires de même sexe</i> | | | | | | | | | | |
| Moyenne | 7,7 | 3,2 | < 0,1 | 61,8 | 24,3 | < 0,1 | 7,1 | 3,8 | 104,8 | 49,6 |
| Médiane | 4,0 | 2,0 | 0,0 | 20,0 | 3,0 | 0,0 | 5,0 | 2,0 | 40,0 | 10,0 |
| Effectifs | 86 | 127 | 13 620 | 147 | 79 | 10 580 | 2 301 | 641 | 2 556 | 273 |
| <i>Nombre de partenaires de sexe opposé</i> | | | | | | | | | | |
| Moyenne | 2,3 | 14,4 | 4,3 | 3,8 | 23,1 | 10,1 | 3,4 | 9,3 | 1,3 | 12,3 |
| Médiane | 1,0 | 7,0 | 3,0 | 0,0 | 7,0 | 5,0 | 1,0 | 5,0 | 0,0 | 4,0 |
| Effectifs | 86 | 125 | 13 223 | 157 | 76 | 10 053 | 2 294 | 638 | 2 796 | 270 |
| Effectifs observés (sauf indication contraire) | 94 | 135 | 15 297 | 180 | 94 | 11 422 | 2 362 | 654 | 2 954 | 315 |

attiré·e·s autant par les deux sexes. Concernant le nombre de partenaires sexuel·le·s, si l'on retient le nombre médian, moins sensible aux valeurs extrêmes (c'est-à-dire aux nombres élevés en fin de distribution) que le nombre moyen, les femmes et les hommes bisexuel·le·s déclarent des nombres de partenaires proches, et ceux-ci sont plus souvent des partenaires de sexe opposé.

Ces résultats remettent en cause l'idée d'une bisexualité qui devrait être pensée par rapport à l'homosexualité, comme une période transitoire vers l'homosexualité ou comme une homosexualité déniée. C'est aussi par rapport à l'hétérosexualité et à ses normes que la bisexualité doit être envisagée⁽⁹⁾ : d'un point de vue sexuel, la bisexualité peut être conçue comme un répertoire sexuel élargi aux partenaires de même sexe, mais dont le centre reste souvent les partenaires de sexe différent. Dans cette perspective, les différences entre femmes et hommes bisexuel·le·s concernant les attirances sexuelles ou le nombre de partenaires sexuels, qu'on retrouve dans d'autres enquêtes (Savin-Williams, Joyner et Rieger, 2012), se comprennent aux regards des possibilités et des coûts pour les bisexuel·le·s d'avoir des partenaires des deux sexes, et plusieurs partenaires sexuel·le·s.

Les pratiques sexuelles des homosexuel·le·s permettent également de décrire des parcours spécifiques, qui n'ont pas nécessairement pour caractéristique principale des pratiques sexuelles exclusives avec des personnes de même sexe. La moitié des gays et plus de 60 % des lesbiennes ont eu des partenaires des deux sexes au cours de leur vie. Les parcours sexuels exclusifs sont plus fréquents chez les gays (c'est le cas de 45,5 % d'entre eux) que chez les lesbiennes (35,2 %). Les contraintes de l'entrée dans la sexualité (Bozon, 2008) expliquent pour une part cette différence : les lesbiennes sont en effet près de 60 % à avoir eu pour premier partenaire une personne du sexe opposé, tandis que c'est le cas d'environ 35 % des gays.

Deux conclusions peuvent être tirées de ces analyses. D'une part, l'identification comme homosexuel·le ou bisexuel·le peut être abordée comme l'expression d'un désir sexuel, mais aussi comme un fait social dépendant des appartenances des individus, des contraintes et des possibles dans lesquels elles et ils sont pris. Ces contraintes et possibles relèvent de l'âge, de la situation géographique, mais aussi des normes hétérosexuelles (Schiltz, 1997 ; Chetcuti, 2010 ; Chetcuti *et al.*, 2013). D'autre part, les rapports de genre contraignent fortement les parcours et l'espace des possibles sexuels des homosexuel·le·s et des bisexuel·le·s. Quelques résultats sont notables : outre la plus forte probabilité pour les lesbiennes d'avoir eu un rapport avec un homme et leur entrée plus tardive dans l'homosexualité, les gays déclarent en moyenne 8 fois plus de partenaires de même sexe que les lesbiennes (environ 62 partenaires en moyenne pour les premiers, 8 pour les secondes). Ils sont également plus nombreux à avoir eu uniquement des partenaires de même sexe. Ces différences de trajectoires entre les homosexuel·le·s et les bisexuel·le·s dessinent finalement une sexualité androcentrée dans laquelle

(9) C'est un des acquis de l'enquête de Catherine Deschamps (2002).

les hommes ont un accès plus facile à la sexualité et peuvent exprimer des choix sexuels plus exclusifs⁽¹⁰⁾.

4. Les LGB dans Virage LGBT : un échantillon de volontaires, une frange durcie des minorités sexuelles

Les homo-bisexual·le·s ayant répondu à Virage PG et Virage LGBT renseignent sur le type de public touché par les deux protocoles d'enquêtes (tableau 2)⁽¹¹⁾. Par rapport à Virage PG, le deuxième échantillon a plusieurs spécificités. C'est tout d'abord un échantillon de volontaires, sollicités en tant que LGBT, notamment *via* des espaces communautaires : cette stratégie conduit sans doute à saisir une frange spécifique de ces populations, plus mobilisée ou plus investie dans ces espaces ; elle peut également conduire à répondre à certaines questions en tant que LGBT, alors que les répondant·e·s de Virage PG répondaient au questionnaire en tant que personnes « ordinaires ».

En second lieu, l'enquête a eu lieu par Internet et non par téléphone. Les différences de modes de collecte favorisent plus ou moins la déclaration de pratiques secrètes ou socialement illégitimes (Beck et Perretti-Watel, 2001). De ce point de vue, le mode de collecte par Internet n'est pas sans avantage : il peut contribuer à rendre un questionnaire moins intrusif. Il suppose également l'accès à Internet et une motivation suffisante pour compléter le questionnaire. Il implique aussi une auto-sélection des répondant·e·s, qui conduit à saisir des individus qui se sentent concernés par l'enquête (Fripiat et Marquis, 2010).

Les répondant·e·s de Virage LGBT sont plus jeunes que ceux de Virage PG. C'est surtout le cas des hommes bisexuels, dont la part de répondants de moins de 40 ans est deux fois plus importante dans Virage LGBT. Les répondant·e·s de Virage LGBT sont également plus diplômé·e·s, et les cadres et professions intellectuelles supérieures surreprésenté·e·s. Elles et ils sont enfin plus urbains.

Du point de vue conjugal et sexuel, les bisexuel·le·s de Virage LGBT sont plus souvent en couple avec des personnes de même sexe que les bisexuel·le·s de Virage PG. Elles et ils déclarent plus fréquemment des attirances pour des personnes de même sexe, et la majeure partie dit être attirée « autant par les deux sexes ». En termes de parcours sexuel, femmes et hommes bisexuel·le·s dans Virage LGBT se distinguent également des personnes qui s'identifient comme tel dans Virage PG. Dans les deux enquêtes, les femmes bisexuelles sont à peu près aussi nombreuses à déclarer des partenaires sexuel·le·s des deux sexes. Les femmes bisexuelles de Virage LGBT sont cependant plus nombreuses à avoir eu pour premier partenaire une femme (près d'un quart dans Virage LGBT et un peu plus de 10 % dans Virage PG),

(10) Nous retrouvons les résultats de l'enquête Contexte de la sexualité en France (Ferrand, Bajos et Andro, 2008).

(11) Pour l'analyse des populations LGB dans Virage LGBT nous avons standardisé l'échantillon selon l'âge des répondant·e·s LGB de Virage PG. Il ne s'agit pas d'assurer une comparabilité, mais d'analyser les violences à partir de populations issues d'échantillons différents mais aux caractéristiques similaires.

elles déclarent autant de partenaires féminines au cours de leur vie mais moins de partenaires masculins. Les hommes bisexuels de Virage LGBT sont deux fois plus nombreux que les hommes bisexuels de Virage PG à avoir eu pour premier partenaire sexuel un homme, et déclarent trois fois plus de partenaires masculins au cours de leur vie (nombre médian). Les stratégies de collecte saisissent donc deux bisexualités différentes du point de vue des parcours conjugaux et sexuels : alors que les bisexuel·le·s de Virage PG étaient polarisé·e·s sur l'autre sexe, ceux de Virage LGBT sont plus proches de l'homosexualité. S'il y a une diversité interne chez les hétérosexuel·le·s, les homosexuel·le·s et les bisexuel·le·s, il semble que l'identification bisexuelle a des significations particulièrement variables (Rust, 2001).

Les gays de Virage LGBT ont un parcours sexuel plus exclusif que ceux de Virage PG : les trois quarts d'entre eux ont eu uniquement des partenaires masculins au cours de leur vie ; près de 85 % d'entre eux ont eu pour premier partenaire un homme. À l'inverse, les parcours lesbiens exclusifs ne sont pas particulièrement plus nombreux dans Virage LGBT que dans Virage PG : même si elles sont presque la moitié à être entrées dans la sexualité avec une femme, elles sont seulement un peu plus d'un tiers à avoir eu uniquement des partenaires de même sexe au cours de la vie. Ces données contrastent avec l'homosexualité exclusive des gays de Virage LGBT. La contrainte à l'hétérosexualité (Rich, 2010) semble dans les deux échantillons peser plus sur les femmes que sur les hommes ; en outre, l'espace des possibles sexuels féminins ne s'élargit que peu malgré les différences sociodémographiques.

368 ■

La stratégie de collecte de Virage LGBT accentue donc certains traits des populations homo-bisexuelles : en particulier pour les hommes, elle saisit une frange « durcie » de ces populations, pour laquelle l'identification sexuelle est un aspect important de leur vie, dont les trajectoires conjugales et sexuelles s'organisent autour des personnes de même sexe (Schiltz, 2005). Par rapport à un échantillon d'homo-bisexual·le·s en population générale, l'échantillon de volontaires recrutés par Internet a tendance à surreprésenter certaines fractions de cette population, en particulier les plus diplômé·e·s. Cette accentuation n'est cependant pas une distorsion : on retrouve les différences entre les populations homo-bisexuelles et certaines spécificités de ces dernières, en particulier un nombre important d'hommes bisexuels âgés, et une part non négligeable d'hommes bisexuels dans les catégories socio-professionnelles inférieures.

5. Des données partielles sur les populations trans

Comme nous l'avons vu, les personnes trans sont uniquement identifiables dans Virage LGBT. À l'instar des personnes homo-bisexuelles, il y a plusieurs critères d'identification pour les trans. On peut notamment retenir le diagnostic médical⁽¹²⁾ ; le fait de bénéficier d'une thérapie hormonale ; d'être en attente ou d'avoir bénéficié d'une chirurgie de réassignation de sexe ;

(12) Les critères de ce diagnostic font débat au sein du corps médical mais ils reposent sur un décalage plus ou moins douloureux entre le sexe assigné à la naissance et le genre ressenti par les personnes.

d'avoir obtenu le changement d'état civil ; l'auto-identification (Giami, 2011). Les analyses qui suivent portent sur 253 personnes qui déclarent une démarche de changement de sexe à l'état civil ou une identification de genre différente de celle assignée à la naissance. Ces données ne peuvent être extrapolées à l'ensemble des populations trans : le questionnaire a été diffusé auprès de deux associations présentes dans des grandes agglomérations françaises, il était disponible uniquement en français. Il est impossible de le mesurer, mais la stratégie de collecte ne se donne pas nécessairement les moyens de tenir compte des parcours trans marqués par la précarité ou la migration, qui sont précisément ceux où les violences peuvent être nombreuses (Valentine, 2007). En outre, le questionnaire de l'enquête Virage posait peu de questions permettant de saisir finement les spécificités des parcours trans du point de vue médical ou des violences subies, en particulier administratives (Spade, 2015). Ces données ne peuvent en aucun cas être tenues pour représentatives et doivent être interprétées avec prudence.

La comparaison entre les personnes trans et les personnes cisgenre, c'est-à-dire dont l'identification de genre est en adéquation avec le sexe assigné à la naissance, permet de saisir quelques spécificités de la population trans dans Virage LGBT (tableau 3). L'âge détermine pour une part les différences entre les trans et les cisgenres : les premier·e·s étant plus jeunes que les second·e·s, les trans déclarent un niveau de diplôme moins élevé et sont plus souvent étudiant·e·s. Lorsqu'ils sont actifs, ils sont plus souvent employés ou ouvriers que les cisgenres. Si c'est une population plutôt urbaine, les trans sont également moins susceptibles d'habiter en Île-de-France. Ces éléments suggèrent une précarité plus forte de cette population.

Enfin, plus d'un tiers se dit bisexuel, un quart se dit homosexuel, et un peu moins d'un quart hétérosexuel. Le taux de non-réponse signale sans doute que ces catégories ne sont pas jugées pertinentes par tou·te·s les trans, mais rend compte également d'un nombre important de personnes déclarant ne pas avoir eu de rapport sexuel (près de 10 % des trans pour moins de 5 % des cisgenres). Ce trait est une singularité de l'échantillon Virage LGBT, les trans hétérosexuel·le·s étant plus nombreux dans d'autres enquêtes (Meyer *et al.*, 2017). Il est sans doute lié à la stratégie de collecte, tendant à surreprésenter les homosexuel·le·s et les bisexuel·le·s. Il est important d'avoir à l'esprit cette caractéristique pour l'analyse des violences : dans notre échantillon, les personnes trans sont susceptibles de déclarer des violences du fait de leur identification de genre, mais aussi de leur identification sexuelle.

Outre la diversité des populations LGBT, cette présentation des données disponibles montre que les différences entre les échantillons ne permettent pas de regrouper ou d'analyser ensemble les bases Virage PG et Virage LGBT. On tirera plutôt partie des avantages de l'une et de l'autre : la première permet de comparer les populations LGB avec les populations hétérosexuelles ; la seconde permet de comparer plus finement les populations LGBT entre elles.

Tableau 3. Caractéristiques sociodémographiques et sexuelles des répondant·e·s selon l'identification de genre (%)

| | Répondant·e·s trans | Répondant·e·s cisgenre | p-value |
|---|---------------------|------------------------|------------|
| <i>Sexe assigné à la naissance</i> | | | |
| Femme | 47,8 | 49,5 | |
| Homme | 49,0 | 50,5 | |
| Non identifiable par le questionnaire | 3,2 | 0,0 | |
| <i>Groupe d'âges</i> | | | |
| Moins de 20 ans | 9,5 | 6,1 | } 0,0003 |
| 20 à 29 ans | 43,5 | 35,3 | |
| 30 à 39 ans | 20,9 | 23,1 | |
| 40 à 49 ans | 9,9 | 19,0 | |
| 50 à 69 ans | 14,2 | 15,6 | |
| 70 ans et plus | 2,0 | 0,9 | |
| <i>Diplôme le plus élevé obtenu</i> | | | |
| Niveau primaire | 1,2 | 1,0 | } < 0,0001 |
| Diplôme secondaire | 37,9 | 24,7 | |
| Diplôme supérieur de 1 ^{er} niveau | 27,3 | 28,4 | |
| Diplôme supérieur de 2 ^e niveau et plus | 31,6 | 45,5 | |
| Ne sait pas, ne veut pas dire | 2,0 | 0,4 | |
| <i>Statut d'activité</i> | | | |
| Actif·ve | 52,4 | 65,0 | } < 0,0001 |
| Retraité·e | 4,4 | 4,5 | |
| Étudiant·e | 28,0 | 22,1 | |
| Autre sans activité | 7,6 | 2,9 | |
| Indéterminé·e | 7,6 | 5,5 | |
| <i>Catégorie socioprofessionnelle*</i> | | | |
| Agriculteur·rice exploitant·e | 0,8 | 0,3 | } < 0,0001 |
| Artisan·e, commerçant·e, chef·e d'entreprise | 3,1 | 3,2 | |
| Cadre, profession intellectuelle supérieure | 25,9 | 43,8 | |
| Profession intermédiaire | 31,3 | 32,1 | |
| Employé·e | 25,2 | 15,8 | |
| Ouvrier·e | 13,7 | 4,8 | |
| Ne sait pas, ne veut pas dire | 3,6 | 1,1 | |
| <i>Territoire d'habitation</i> | | | |
| Île-de-France | 22,9 | 35,0 | } < 0,0001 |
| Autre agglomération | 66,8 | 55,6 | |
| Territoire rural | 6,7 | 8,3 | |
| Ne sait pas, ne veut pas dire | 3,6 | 1,1 | |
| <i>Identification sexuelle</i> | | | |
| Homosexuelle | 24,1 | 80,7 | } < 0,0001 |
| Bisexuelle | 36,0 | 15,0 | |
| Hétérosexuelle | 23,3 | 1,8 | |
| Ne sait pas | 9,5 | 1,8 | |
| Ne veut pas dire | 7,1 | 0,7 | |
| N'a pas eu de rapport sexuel | 9,9 | 4,2 | < 0,0001 |
| Effectifs observés (sauf indication contraire par indicateur) | 253 | 6895 | |

Champ: ensemble des répondant·e·s, vivant en France métropolitaine, en ménage ordinaire. *Note*: effectifs et pourcentages non pondérés. *Lecture*: parmi les 253 répondant·e·s trans 22,9 % vivent en Île-de-France, 66,8 % vivent dans une agglomération hors Île-de-France, 6,7 % vivent dans un territoire rural et 3,6 % ne savent pas ou n'ont pas voulu répondre à la question. * La catégorie socioprofessionnelle n'est donnée que pour les répondant·e·s actif·ve·s soit 131 répondant·e·s trans et 4473 répondant·e·s cisgenres. *Source*: enquête Virage LGBT, Ined, 2016.

II. Violences familiales et violences dans les espaces publics : poids du genre, vulnérabilité des bisexuel·le·s

Parmi les violences renseignées dans *Virage*, nous avons choisi de présenter des résultats concernant les violences familiales et dans les espaces publics rapportées par les LGB. Ce parti pris permet de prendre en compte deux espaces de socialisation qui ont sans doute une importance variable au cours de la vie d'un individu, mais dont les événements peuvent avoir lieu dans la jeunesse comme à l'âge adulte. Il permet également d'interroger deux formes distinctes de violences, l'une exercée par les proches, l'autre mettant les individus aux prises avec des inconnus.

1. Des familles plus violentes pour les LGB

La place des minorités sexuelles dans leur famille, les enfances et les adolescences des lesbiennes et des gays, les expériences de solitude, de souffrance, de rejet de la part des parents ou des membres de la fratrie ont été le support de nombreuses représentations culturelles et artistiques au cours du xx^e siècle. Le militantisme LGBT a très tôt souligné la situation de vulnérabilité spécifique dans laquelle se trouvaient des jeunes lesbiennes, gays ou bisexuel·le·s, grandissant dans des familles hétérosexuelles qui acceptent plus ou moins l'homo-bisexualité, et qui quittent leur famille d'origine pour faire famille avec d'autres LGBT (Weston, 1991). Les données quantitatives sur ces situations, et plus généralement sur la place des minorités sexuelles dans leur famille, sont pourtant restées peu nombreuses en France (Courduriès et Fine, 2014). Les enquêtes existantes, quantitatives comme qualitatives, permettent cependant de conclure à une déclaration plus fréquente des violences subies au sein de la famille de la part des minorités sexuelles par rapport aux hétérosexuel·le·s (Friedman *et al.*, 2011). La situation des bisexuel·le·s est moins étudiée, mais plusieurs études suggèrent qu'ils déclarent plus d'expériences difficiles et de violences que les homosexuel·le·s (Russell *et al.*, 2014). On peut en tous cas penser qu'ils grandissent dans des familles hétérosexuelles où les représentations de la bisexualité peuvent être négatives.

En interrogeant les violences dans la famille subies par les LGB, l'enquête *Virage* éclaire un aspect de cette question. Les violences familiales désignent ici des faits qui peuvent consister en des insultes, des remarques désobligeantes ou humiliantes, des brutalités physiques, des privations de liberté, des menaces de mort, des agressions sexuelles, des tentatives de viols et des viols. Ces faits sont commis par des membres de la famille ou de l'entourage proche (ami·e·s, voisin·e·s) : ce ne sont pas seulement les liens de sang ou les statuts juridiques qui définissent ici le cercle familial, mais aussi une proximité avec l'enquêté·e ou son cercle familial. Ces faits peuvent avoir été subis pendant l'enfance ou l'adolescence mais aussi plus tard, lorsque l'individu est adulte : les données concernent ici les faits subis au cours de la vie. Les déclarations sont donc rétrospectives.

Le tableau 4 présente les déclarations de violences familiales en utilisant un indicateur global (« Toutes violences ») qui rassemble les déclarations de violences indépendamment de leurs formes, de leur répétition et de leur gravité, et en différenciant ensuite les violences selon leur forme⁽¹³⁾. L'indicateur global agrège des situations très diverses, mais permet une vue synoptique de ces violences faisant apparaître les variations des déclarations de violences selon le sexe et l'identification sexuelle. Indépendamment de leur identification sexuelle, les femmes déclarent plus de violences que les hommes. Mais au sein de ce groupe les déclarations des lesbiennes et des bisexuelles, très proches, sont 2,5 fois supérieures à celles des hétérosexuelles : elles sont un peu moins de la moitié à déclarer des violences dans leur famille. Les déclarations masculines de violences familiales sont de moindre ampleur, mais on retrouve également une déclaration plus fréquente des gays et des bisexuels par rapport aux hétérosexuels : ces situations concernent un peu plus d'un tiers des bisexuels, et un peu moins d'un tiers des gays.

Alors que l'indicateur global montre des différences relativement faibles entre les lesbiennes et les bisexuelles, et entre les gays et les bisexuels, la prise en compte des différentes formes de violences montre qu'homosexuel·le·s

Tableau 4. Prévalences des violences familiales subies au cours de la vie selon la nature des violences, le sexe et l'identification sexuelle des victimes (%)

| Nature des violences | Homosexuel·le·s | Bisexuel·le·s | Hétérosexuel·le·s | p-value |
|--|-----------------|---------------|-------------------|------------|
| <i>Femmes</i> | | | | |
| Toutes violences | 46,6 | 46,7 | 18,8 | } < 0,0001 |
| Violences psychologiques | 31,6 | 40,4 | 15,1 | |
| Violences physiques | 22,9 | 28,5 | 8,4 | |
| Violences sexuelles | 22,4 | 18,9 | 4,7 | |
| Effectifs observés | 94 | 135 | 15 297 | |
| <i>Hommes</i> | | | | |
| Toutes violences | 29,9 | 36,4 | 13,5 | } < 0,0001 |
| Violences psychologiques | 21,5 | 26,2 | 9,9 | |
| Violences physiques | 14,9 | 22,0 | 7,6 | |
| Violences sexuelles | 5,4 | 5,5 | 0,7 | |
| Effectifs observés | 180 | 94 | 11 422 | |
| <i>Champ</i> : ensemble des répondant·e·s de 20 à 69 ans s'identifiant comme homosexuel·le·s, bisexuel·le·s ou hétérosexuel·le·s, vivant en France métropolitaine, en ménage ordinaire. <i>Note</i> : 1. Effectifs non pondérés et pourcentages pondérés. 2. Un·e enquêté·e peut avoir déclaré des violences psychologiques et/ou physiques et/ou sexuelles. La somme des indicateurs de violences psychologiques, physiques et sexuelles n'est pas égale à l'indicateur toutes violences, une personne ayant déclaré des violences de plusieurs natures n'étant comptabilisée qu'une seule fois dans l'indicateur toutes violences. <i>Lecture</i> : parmi les 94 répondantes lesbiennes 46,6 % ont déclaré au cours de leur vie au moins un fait de violence de la part d'un·e membre de la famille, 31,6 % au moins un fait de violence psychologique, 22,9 % au moins un fait de violence physique et 22,4 % au moins un fait de violence sexuelle. <i>Source</i> : enquête Virage PG, Ined, 2015. | | | | |

(13) Les indicateurs du tableau 4 sont construits de la même façon que ceux du chapitre 4, à la différence près que les auteures ne s'intéressent qu'aux violences familiales subies avant l'âge de 18 ans, alors que les données présentées ici portent sur l'ensemble des violences familiales, quel que soit l'âge auxquelles elles ont été subies.

et bisexuel·le·s ne déclarent pas tout à fait les mêmes violences dans la famille. Les violences familiales rapportées par les femmes hétérosexuelles, bisexuelles et lesbiennes sont plutôt psychologiques, mais les lesbiennes et les bisexuelles sont aussi nombreuses à déclarer des violences physiques et sexuelles. En particulier, les bisexuelles et homosexuelles sont 4 à 5 fois plus nombreuses que les hétérosexuelles à déclarer des violences sexuelles subies dans leur famille. Au-delà du genre, il semble donc que l'identification sexuelle soit liée à des formes de violences spécifiques, qui portent plus précisément sur le corps des femmes. Des différences apparaissent également entre lesbiennes et bisexuelles : alors que les bisexuelles déclarent plus de violences psychologiques et physiques que les lesbiennes, ces dernières déclarent plus de violences sexuelles que les bisexuelles.

La situation est différente chez les hommes. Les gays déclarent plus de violences que les hétérosexuels, quelle qu'en soit la forme ; les bisexuels déclarent plus de violences psychologiques et physiques que les gays. Les gays et les bisexuels déclarent plus de violences sexuelles dans le cadre de la famille que les hétérosexuels, mais les prévalences pour les gays et les bisexuels, de l'ordre de 5 %, sont bien moins importantes que celles concernant les lesbiennes et les bisexuelles.

Les déclarations des violences intrafamiliales par les LGB posent la question de leurs rapports avec leur famille et des conséquences des violences sur les relations familiales. Le départ du foyer en est une. Dans les enquêtes antérieures, ce départ est plutôt présenté comme la conquête d'une autonomie : dans un foyer familial où les jeunes LGB sont surexposé·e·s aux violences ou ne peuvent simplement pas parler de leurs désirs ou de leurs questionnements, le départ peut être conçu comme une émancipation (Schiltz, 1997 ; Rault, 2011). Dans l'enquête Virage, les âges moyens et médians au départ du foyer varient très peu selon l'identification sexuelle et le genre : ils sont de 20 ans environ⁽¹⁴⁾.

Une question demandait si ce départ du foyer était lié à un conflit familial (tableau 5). Ces départs varient selon le sexe (les femmes sont 6,6 % à partir pour une telle raison, c'est le cas de 4,6 % des hommes), mais plus encore selon l'identification sexuelle : environ 17 % des lesbiennes et 25 % des bisexuelles quittent le foyer à cause d'un conflit familial, soit des taux près de 3 à 4 fois supérieurs à celui des hétérosexuelles. Bien que plus faibles, ces écarts se retrouvent pour les hommes, les gays et les bisexuels étant 1,5 à 2 fois plus nombreux que les hétérosexuels à quitter le domicile parental pour un conflit.

D'autres éléments seraient nécessaires pour mieux saisir et comprendre les situations de violences familiales vécues par les LGB. L'âge de survenue de ces violences en particulier est une question importante, qui permettrait

(14) La question était formulée ainsi : « À quel âge avez-vous quitté le domicile de vos parents pour la première fois pendant plus de 6 mois ? (hors service militaire) ». Ce résultat est cohérent avec les recherches antérieures : si les conditions du départ du foyer familial ont évolué, l'âge à la décohabitation se maintient autour de 20 ans (Sebille, 2009).

Tableau 5. Départ du domicile parental pour raison de conflit selon le sexe et l'identification sexuelle des enquêté·e·s (%)

| | Homosexuel·le·s | Bisexual·le·s | Hétérosexuel·le·s | <i>p</i> -value |
|---|-----------------|---------------|-------------------|-----------------|
| <i>Femmes</i> | | | | |
| Non | 82,8 | 75,4 | 93,5 | } < 0,001 |
| Oui | 17,2 | 24,6 | 6,4 | |
| Ne veut pas dire | 0,0 | 0,0 | < 0,1 | |
| Ne sait pas | 0,0 | 0,0 | 0,1 | |
| Total | 100,0 | 100,0 | 100,0 | |
| Effectifs observés | 91 | 129 | 14 850 | |
| <i>Hommes</i> | | | | |
| Non | 93,9 | 90,8 | 95,4 | } = 0,0597 |
| Oui | 6,1 | 9,2 | 4,6 | |
| Ne veut pas dire | 0,0 | 0,0 | < 0,1 | |
| Ne sait pas | 0,0 | 0,0 | < 0,1 | |
| Total | 100,0 | 100,0 | 100,0 | |
| Effectifs observés | 176 | 87 | 10 971 | |
| <i>Champ</i> : ensemble des répondant·e·s de 20 à 69 ans qui sont parti·e·s de chez leurs parents, vivant en France métropolitaine, en ménage ordinaire. <i>Note</i> : effectifs non pondérés et pourcentages pondérés. <i>Lecture</i> : parmi les 129 répondantes bisexuelles qui ne vivent plus chez leurs parents, 24,6 % en sont parties pour raison de conflit. <i>Source</i> : enquête Virage PG, Ined, 2015. | | | | |

374 ■

de savoir si celles-ci ont plutôt lieu dans la jeunesse ou si elles se prolongent à l'âge adulte. Certaines caractéristiques des parents, et notamment leur catégorie socioprofessionnelle ou leur religion différencieraient peut-être des familles plus susceptibles d'être un espace de violence pour les LGB que d'autres. L'analyse des conséquences des violences sur les victimes, en termes de santé ou de trajectoires sexuelles par exemple, et plus généralement les caractéristiques sociodémographiques des victimes, permettraient d'identifier les positions et les ressources qui font varier les manières de vivre les violences. Nous touchons cependant ici les limites de l'échantillon de Virage PG: les effectifs sont trop faibles pour répondre à ces questions et produire des résultats robustes.

2. Visibilité, sexualité et contrôle de soi: les LGB dans les espaces publics

Comme les violences familiales, les violences dans l'espace public subies par les LGB ont fait l'objet de représentations sociales et d'études qui analysent les agressions verbales ou physiques envers ces populations (Blidon, 2016). Les militants gays et lesbiennes ont dénoncé, depuis les années 1970, les violences spécifiques dont ils et elles sont victimes dans les espaces publics⁽¹⁵⁾. Historiquement, les minorités sexuelles ont répondu à cette vulnérabilité en construisant des *safe spaces*: des «espaces sûrs», quartiers, lieux de sociabilité

(15) Voir, dans le cas américain, Jenness, 1995.

plus ou moins pérennes, qui reposent sur la constitution d'un entre-soi protecteur (Hanhardt, 2013).

L'enquête Virage enregistre plusieurs formes de violences dans les espaces publics, des insultes aux viols. Ces espaces y sont définis de manière large, par le statut des agresseur·e·s plus que par le lieu des violences. Les indications qui ouvraient cette partie du questionnaire précisaient en effet qu'il s'agissait de faits qui avaient eu lieu dans des espaces tels que la rue, les transports, le voisinage, les bars, les commerces, les salles de sport, les services administratifs, mais aussi des faits commis par des professionnel·le·s dans l'exercice de leur fonction (médecin·e·s, travailleur·e·s sociaux, artisan·e·s, policier·e·s...). Cette partie du questionnaire recense les violences qui n'ont pas eu lieu dans la famille, le couple et les relations avec les ex-partenaires, au travail ou pendant les études: les espaces publics sont finalement définis en creux par rapport à ces autres espaces de violence possibles⁽¹⁶⁾. Les violences analysées ici peuvent avoir eu lieu tout au long de la vie des individus.

L'indicateur de violence global dans les espaces publics (voir encadré 2) met en évidence, comme pour les violences familiales, des expériences différenciées selon le sexe et l'identification sexuelle (tableau 6). Les lesbiennes et les bisexuelles sont très nombreuses à déclarer de telles expériences de violences: la moitié des premières et les trois quarts des secondes y ont été confrontées, alors que c'est le cas de moins d'un tiers des hétérosexuelles. Les gays et les bisexuels rapportent moins de violences que les lesbiennes et les bisexuelles, mais plus de violences que les femmes hétérosexuelles. C'est en particulier le cas des bisexuels. Au regard d'autres formes de violences, dans lesquelles le poids du genre est souvent plus important que celui de l'identification sexuelle, ce résultat est notable. Il n'est cependant pas évident à interpréter: faut-il considérer que les expériences des gays et des bisexuels dans les espaces publics sont proches de celles des femmes hétérosexuelles? Ou que cet indicateur masque les expériences sexuées des espaces publics et des violences qui y ont cours?

L'analyse des différentes formes de violences permet de préciser ce point. Certains types de violences sont nettement sexués, et l'identification sexuelle accentue les vulnérabilités des femmes dans les espaces publics: c'est le cas des dragues importunes, des insultes, et des violences sexuelles. Les bisexuelles sont la seule population à déclarer en majorité de la drague importune ou des insultes: on peut penser qu'elles fréquentent des espaces plus mixtes que les lesbiennes, et sont d'autant plus susceptibles de connaître ces formes de violence. Cependant, si on les compare aux femmes hétérosexuelles, les déclarations des gays et des bisexuels sont également importantes pour ces formes de violences. Ainsi un quart des gays comme des femmes hétérosexuelles déclarent de la drague importune ou des insultes; un quart des hommes bisexuels déclarent des violences sexuelles dans les espaces publics, tandis que c'est le cas de 10 % des femmes hétérosexuelles. Les déclarations

(16) Voir le chapitre 9.

Encadré 2. Questions permettant de construire les 4 indicateurs de prévalence de violence dans les espaces publics

Les indicateurs de violences dans les espaces publics utilisés dans le chapitre 9 résultent d'une classification hiérarchique portant sur l'ensemble des répondant-e-s déclarant des violences dans ces espaces, dans les douze mois précédents l'enquête. Ils ne sont pas repris ici car l'objectif de ce chapitre est de comparer les déclarations de violences des minorités de genre et de sexualité avec celles des populations majoritaires, hétérosexuelles ou cisgenre. Or la typologie issue d'une classification hiérarchique tend à invisibiliser les populations minoritaires, ou à ne pas nécessairement mettre en avant l'identification sexuelle ou de genre. En outre, étant donné la faiblesse des effectifs de LGBT, l'analyse se fait ici sur les déclarations de violences au cours de la vie, et non seulement au cours des douze derniers mois. Les indicateurs présentés dans ce chapitre reposent donc sur une méthodologie spécifique. L'indicateur mobilisé rassemble les réponses aux deux modules de questions suivants :

1. Les violences subies dans les espaces publics au cours des douze derniers mois

Chacune des questions est précédée de l'expression suivante : « Au cours des douze derniers mois... ».

Drague importune, insulte :

Avez-vous été sifflé-e, interpellé-e sous un prétexte de drague ?

Avez-vous été insulté-e par exemple dans la rue, les transports ou les lieux publics près de chez vous ?

Avez-vous été suivi-e avec insistance, à pied ou par un véhicule ?

Violences physiques :

Vous êtes-vous battu-e, avez-vous échangé des coups avec une ou plusieurs personnes lors d'une bagarre ?

Vous a-t-on giflé-e, secoué-e brutalement, frappé-e ou exercé d'autres brutalités physiques contre vous dans un espace public ?

Vous a-t-on menacé-e avec un objet ou une arme, a-t-on tenté de vous étrangler, de porter atteinte à votre vie ou de vous tuer ?

Violences sexuelles :

Vous a-t-on fait des propositions sexuelles insistantes malgré votre refus ?

Avez-vous eu affaire à un exhibitionniste ou à un voyeur, dans un espace public ?

(Pour les femmes) Quelqu'un a-t-il contre votre gré, touché vos seins ou vos fesses, vous a coincée pour vous embrasser, s'est frotté ou collé contre vous ?

(Pour les hommes) Quelqu'un s'est-il contre votre gré, frotté ou collé contre vous ?

Vous a-t-on forcé-e à faire ou à subir des attouchements du sexe, a-t-on essayé ou est-on parvenu à avoir un rapport sexuel avec vous contre votre gré ?

Quelqu'un vous a-t-il forcé-e à d'autres actes ou pratiques sexuels ?

2. Les violences subies dans les espaces publics avant les douze derniers mois

Chacune des questions est précédée de l'expression suivante : « Au cours de votre vie, avant les douze derniers mois... ».

Drague importune, insulte :

Est-ce qu'une personne ou plusieurs avaient l'habitude de vous insulter, de vous humilier, de critiquer votre apparence physique, vos opinions ou vos capacités ?

Est-ce qu'une personne avait l'habitude de hurler, de casser des objets, créant une ambiance tendue et angoissante ?

Quelqu'un a-t-il constamment surveillé vos déplacements, vos activités, vos fréquentations, pris ou fouillé vos affaires ?

Violence physique :

Vous a-t-on enfermé-e ou séquestré-e, mis-e à la porte ou laissé-e sur le bord de la route ?

Est-ce qu'une personne vous a secoué-e brutalement, frappé-e ou a commis d'autres brutalités physiques sur vous ?

Est-ce qu'une personne vous a menacé-e avec une arme ou un objet dangereux, a tenté de vous étrangler, de porter atteinte à votre vie ou de vous tuer ?

Violence sexuelle :

Vous a-t-on fait des propositions sexuelles insistantes malgré votre refus, qui vous ont dérangé-e ?

(Pour les femmes) Est-ce qu'une personne a contre votre gré, touché vos seins ou vos fesses, vous a coincée pour vous embrasser, s'est frotté ou collé contre vous ?

(Pour les hommes) Est-ce qu'une personne s'est contre votre gré, frotté ou collé contre vous ?

Vous a-t-on forcé-e à faire ou à subir des attouchements du sexe, a-t-on essayé ou est-on parvenu à avoir un rapport sexuel avec vous contre votre gré ?

Vous a-t-on forcé-e à d'autres actes ou pratiques sexuels ?

Tableau 6. Prévalences des violences dans les espaces publics subies au cours de la vie selon la nature des violences, le sexe et l'identification sexuelle des victimes (%)

| Nature des violences | Homosexuel·le·s | Bisexual·le·s | Hétérosexuel·le·s | p-value |
|--|-----------------|---------------|-------------------|------------|
| <i>Femmes</i> | | | | |
| Toutes violences | 50,6 | 74,3 | 30,8 | } < 0,0001 |
| Drague importune, insulte | 37,9 | 63,6 | 25,6 | |
| Violences physiques | 12,5 | 25,6 | 3,7 | |
| Violences sexuelles | 28,1 | 45,7 | 10,4 | |
| Effectifs observés | 94 | 135 | 15 297 | |
| <i>Hommes</i> | | | | |
| Toutes violences | 33,1 | 40,9 | 19,9 | < 0,0001 |
| Drague importune, insulte | 24,6 | 14,4 | 12,3 | < 0,0001 |
| Violences physiques | 12,7 | 9,4 | 9,7 | = 0,3880 |
| Violences sexuelles | 11,1 | 25,2 | 4,1 | < 0,0001 |
| Effectifs observés | 180 | 94 | 11 422 | |
| <p><i>Champ</i>: ensemble des répondant·e·s de 20 à 69 ans s'identifiant comme homosexuel·le·s, bisexuel·le·s ou hétérosexuel·le·s, vivant en France métropolitaine, en ménage ordinaire. <i>Note</i>: effectifs non pondérés et pourcentages pondérés; un·e enquêté·e peut avoir déclaré des violences de plusieurs natures: drague importune, insulte et/ou violences physiques et/ou violences sexuelles. La somme des indicateurs de drague importune, insulte, violences physiques et violences sexuelles n'est pas égale à l'indicateur toutes violences, une personne ayant déclaré des violences de plusieurs natures n'étant comptabilisée qu'une seule fois dans l'indicateur toutes violences. <i>Lecture</i>: parmi les 135 répondantes bisexuelles 74,3 % ont déclaré au cours de leur vie dans l'espace public au moins un fait de violence, 63,6 % au moins un fait de drague importune ou insulte, 25,6 % au moins un fait de violences physiques et 45,7 % au moins un fait de violences sexuelles. <i>Source</i>: enquête Virage PG, Ined, 2015.</p> | | | | |

■ 377

de drague importune et d'insultes traduisent sans doute des expériences différenciées pour les gays et les femmes hétérosexuelles: pour les premiers, il s'agirait plutôt d'insultes homophobes, tandis que les secondes déclareraient aussi bien des insultes à caractère sexuel et sexiste que de la drague importune. Concernant les violences sexuelles, la bisexualité semble constituer un facteur spécifique de vulnérabilité pour les femmes comme pour les hommes.

Les femmes hétérosexuelles déclarent relativement peu de violences physiques dans l'espace public, contrairement aux autres populations: c'est également la seule forme de violences pour laquelle les déclarations des hommes hétérosexuels sont supérieures à celles des femmes hétérosexuelles. On enregistre ici un rapport masculin au corps et à la violence physique, les hommes, en particulier jeunes, étant plus susceptibles de subir de telles violences ou plus généralement de se battre: il s'agit autant d'un facteur de vulnérabilité qu'un monopole masculin des violences physiques (Tabet, 2006). Les violences physiques déclarées par les bisexuel·le·s, les lesbiennes et les gays sont également importantes: les femmes bisexuelles en particulier sont les plus nombreuses à déclarer ce type de faits, pour un quart d'entre elles. Ces chiffres rendent d'abord compte des agressions subies par ces populations dans les espaces publics, qui peuvent être interprétées comme un rappel à l'ordre pour des homosexuel·le·s considéré·e·s comme trop

visibles. Parce qu'ils enregistrent également le fait d'avoir pris part à des bagarres, ils peuvent également rendre compte d'un exercice féminin de la violence, par des femmes amenées à se défendre (Dorlin, 2017).

Ces violences peuvent avoir pour conséquence un investissement différencié des espaces publics et en particulier des lieux extérieurs. Dans l'enquête, il était demandé aux répondant·e·s se déclarant homosexuel·le·s ou bisexuel·le·s si, quand elles et ils étaient «dans la rue ou un endroit public avec [leur] conjoint·e ou un·e partenaire», elles et ils évitaient «par crainte» de se «tenir la main ou de s'embrasser». C'est un indicateur du contrôle de leur visibilité dans les espaces publics par les LGB : les différentes manières dont ces populations se comportent pour ne pas être perçues comme LGB et dont elles estiment devoir prévenir des réactions violentes. La question était posée indépendamment de la situation conjugale de la personne, et pour les bisexuel·le·s il était précisé qu'il s'agissait ici d'un·e partenaire de même sexe. Elle enregistre sans doute autant des pratiques effectives qu'une appréhension plus diffuse.

Le tableau 7 distingue trois formes de contrôle de soi : une absence de prévention, un refus systématique de faire apparaître sa sexualité dans l'espace public et une adaptation selon certains espaces. Le refus systématique n'est jamais majoritaire, mais les bisexuel·le·s contrôlent moins leur visibilité que les homosexuel·le·s. On peut penser que l'appréhension des violences ou des stigmatisations est plus grande dans les cas de choix sexuels exclusifs.

378 ■

Tableau 7. Contrôle de la visibilité dans l'espace public selon le sexe et l'identification sexuelle des répondant·e·s (%)

| Évite, par crainte, de se tenir par la main ou de s'embrasser | Homosexuel·le·s | Bisexuel·le·s | <i>p</i> -value |
|--|-----------------|---------------|-----------------|
| <i>Femmes</i> | | | |
| Non, jamais | 34,8 | 63,3 | } < 0,0001 |
| Oui, dans certains lieux | 41,9 | 18,7 | |
| Oui, partout | 22,9 | 14,8 | |
| Ne sait pas, ne veut pas dire | 0,4 | 3,2 | |
| Total | 100,0 | 100,0 | |
| Effectifs observés | 94 | 135 | |
| <i>Hommes</i> | | | |
| Non, jamais | 33,9 | 47,1 | } = 0,0019 |
| Oui, dans certains lieux | 31,2 | 23,2 | |
| Oui, partout | 30,8 | 29,7 | |
| Ne sait pas, ne veut pas dire | 4,1 | 0,0 | |
| Total | 100,0 | 100,0 | |
| Effectifs observés | 180 | 94 | |
| <i>Champ</i> : ensemble des répondant·e·s de 20 à 69 ans s'identifiant comme homosexuel·le·s ou bisexuel·le·s, vivant en France métropolitaine, en ménage ordinaire. <i>Note</i> : effectifs non pondérés et pourcentages pondérés. <i>Lecture</i> : parmi les 180 répondants gays, 30,8 % évitent partout dans l'espace public de se tenir par la main ou de s'embrasser par crainte, 31,2 % l'évitent aussi dans certains lieux et 33,9 % n'ont jamais cette crainte. <i>Source</i> : enquête Virage PG, Ined, 2015. | | | |

Au regard des expériences sexuelles et conjugales des bisexuel·le·s avec les personnes de même sexe, pas nécessairement très nombreuses comme nous l'avons vu précédemment, on peut également penser que la question pouvait paraître à certain·e·s bisexuel·le·s plutôt abstraite. Enfin, les significations des gestes évoqués dans nos questions sont sexuées : les hommes peuvent être plus réticents à faire paraître leurs sentiments dans l'espace public, la proximité physique entre femmes dans l'espace public peut être tenue pour ordinaire (Blidon, 2008). Cependant, par rapport aux déclarations de violences, les réponses des femmes bisexuelles sont remarquables : le groupe qui déclare le plus de violences dans l'espace public est celui qui déclare le moins de stratégies d'évitement. On peut penser que les femmes bisexuelles investissent des espaces de sociabilités plus mixtes et potentiellement violents, mais qu'elles n'en ont pas nécessairement d'autres. Les différences entre les lesbiennes et les gays se lisent plutôt dans un contrôle de la visibilité différencié selon certains espaces : les gays sont plus nombreux à déclarer faire un contrôle systématique, indépendamment des espaces. Là encore, étant donné que les lesbiennes déclarent plus de violences dans les espaces publics, le résultat est notable.

III. Les conséquences de l'affirmation de soi

Les données de l'échantillon Virage LGBT permettent de prolonger ces analyses dans deux directions. Celle de la connaissance et de l'acceptation de l'homo-bisexualité par les parents d'une part, celle des violences déclarées par les trans de l'autre. Il s'agit ici d'interroger les conséquences de l'affirmation de soi en tant qu'homosexuel·le, bisexuel·le ou trans : nous avons vu dans la première partie que cette affirmation de soi était dépendante de contraintes sociales, et en particulier du genre, nous analysons ici les rejets et les violences auxquelles cette affirmation peut donner prise.

■ 379

1. Une bisexualité peu connue par les parents, une homosexualité inégalement acceptée

Dans leur famille comme dans leur entourage en général, la plupart des individus sont supposés hétérosexuel·le·s, ce qui les contraint à se dire homo- ou bisexuel·le·s ou les expose à la crainte de voir leurs désirs révélés malgré eux. Dans Virage, lorsque les répondant·e·s s'identifiaient comme homo- ou bisexuel·le·s, il leur était demandé si les membres de leur famille et de leur entourage connaissaient leur homosexualité ou leur bisexualité. La question renseigne donc moins sur le coming-out, c'est-à-dire le fait d'annoncer volontairement son identification sexuelle à un tiers, que sur la diffusion et la répartition d'un savoir sur la sexualité des enquêté·e·s : leur homosexualité ou leur bisexualité peut être connue, mais pas par tous les membres de la famille ; les LGB peuvent avoir explicitement parlé de leur sexualité, mais les proches peuvent aussi l'avoir appris par d'autres voies (d'Augelli, Grossman et Starks, 2005).

La connaissance de l'identification sexuelle par les mères et pères des LGB varie selon le sexe des répondant·e·s, leur identification sexuelle et la personne qui en a connaissance (tableau 8). L'homosexualité d'une fille ou d'un fils est le plus souvent connue par les parents. Cependant les mères sont plus susceptibles de la connaître que les pères pour les gays et plus encore pour les lesbiennes. L'homosexualité masculine est un peu moins connue des pères. La situation des bisexuel·le·s est très différente : les pères et les mères connaissent moins souvent la bisexualité que l'homosexualité de leur enfant, en particulier s'il est un homme. Là encore, cette connaissance est genrée, les mères étant plus susceptibles de la détenir.

L'interprétation de ces résultats dépend des valeurs que l'on peut attribuer à la connaissance de l'homosexualité et de la bisexualité ; et des significations différenciées que revêt cette connaissance. Si la « sortie du placard » est un lieu commun pour décrire les trajectoires homosexuelles voire une injonction adressée aux gays et aux lesbiennes, c'est une figure récente dont le caractère de passage obligé est contesté (Mesli, 2016). Le secret peut en effet être une nécessité dans des contextes potentiellement violents ; la sortie du placard a des coûts variables, tou·te·s les homo-bisexuel·le·s n'étant pas dans des situations familiales ou économiques semblables. La formulation binaire de la question posée dans Virage simplifie par ailleurs des situations caractérisées par le soupçon, l'incertitude sur ce que savent les autres, les non-dits ou les refus de savoir (Sedgwick, 2008).

380 ■

Comment comprendre cette répartition de la connaissance de l'homosexualité et de la bisexualité dans les familles ? L'homosexualité et surtout la bisexualité des hommes sont moins connues par leurs parents que celles des femmes. Ce fait peut être interprété de plusieurs manières qui ne s'excluent pas : l'homo-bisexualité masculine peut être plus difficile à dire

Tableau 8. Connaissance de l'homo-bisexualité des répondant·e·s par leurs parents selon le sexe et l'identification sexuelle dans Virage LGBT

| Parents* | Homosexuel·le | Bisexuel·le |
|---|--------------------------------|------------------------------|
| <i>Femme</i> | | |
| Mère | 92,0 % sur 2 269 concernées | 66,6 % sur 634 concernées |
| Père | 86,4 % sur 2 136 concernées | 53,8 % sur 599 concernées |
| <i>Homme</i> | | |
| Mère | 84,8 % sur 2 797 concernés | 33,9 % sur 252 concernés |
| Père | 77,9 % sur 2 556 concernés | 24,5 % sur 239 concernés |
| <i>Champ</i> : ensemble des répondant·e·s de 20 à 69 ans s'identifiant comme homosexuel·le·s ou bisexuel·le·s, vivant en France métropolitaine, en ménage ordinaire. <i>Note</i> : effectifs non pondérés et pourcentages standardisés, standardisation par âge, structure d'âges de Virage PG. <i>Lecture</i> : parmi les répondants gays 84,8 % déclarent que leur mère est au courant de leur homosexualité et 77,9 % que leur père l'est. * Les répondant·e·s non concerné·e·s (notamment si le ou les parents sont décédé·e·s) ne sont pas pris en compte dans l'analyse. <i>Source</i> : enquête Virage LGBT, Ined, 2016. | | |

que l'homo-bisexualité féminine, et serait de ce fait plus souvent gardée secrète. On peut également penser que les hommes ne se sentent pas tenus de parler de leur sexualité à leurs parents : la plus grande connaissance de l'homo-bisexualité féminine par les parents peut être l'effet d'un contrôle plus important de la sexualité et de la conjugalité féminine au sein de la famille (Bozon, 2012). La situation des bisexuel·le·s permet de préciser ce point. Les différences avec l'homosexualité montrent que se dire bisexuel·le n'est pas la même chose que se dire lesbienne ou gay (Trachman *et al.*, 2018). Ce n'est pas nécessairement la difficulté de dire, mais la nécessité de dire qui est en question. Les bisexuel·le·s peuvent préférer être présumé·e·s hétérosexuel·le·s par leurs parents et ne mettre en avant qu'une part d'elles-mêmes et eux-mêmes : elles et ils feraient le choix d'une vie cloisonnée (Mendès-Leité, 1996). Au regard des violences intrafamiliales rapportées par les bisexuel·le·s, on peut également penser que ce choix est une manière de se protéger.

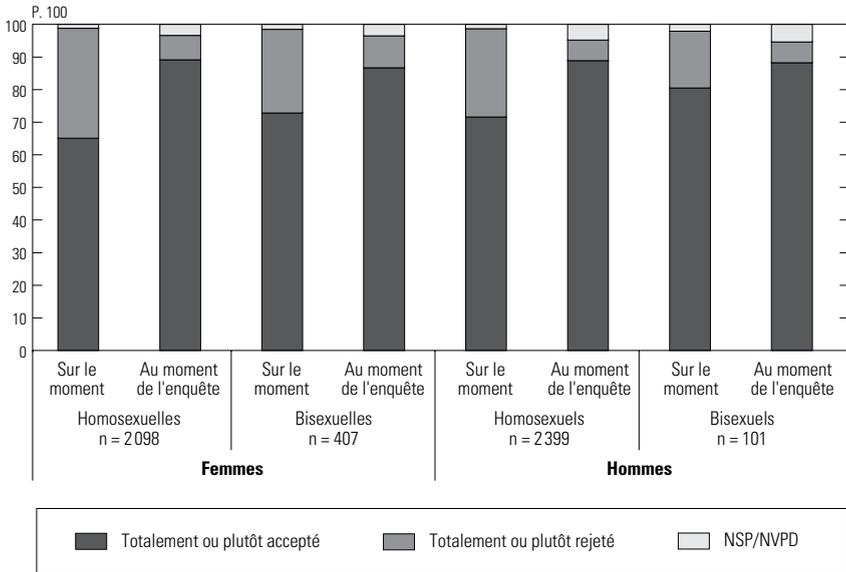
La connaissance de l'homosexualité n'est pas son acceptation. Et la réaction, comme l'acceptation, peuvent varier avec le temps (figures 2 et 3)⁽¹⁷⁾. Pour tous les LGB, l'acceptation de la mère comme du père est majoritaire et elle augmente avec le temps : cette acceptation progressive prend sans doute différentes formes, entre acceptation de principe et acceptation en pratique (Rault, 2016). Elle est aussi l'effet d'un travail vis-à-vis de leurs parents de la part des LGB pour se faire accepter.

Les homosexuel·le·s et les bisexuel·le·s ne font cependant pas face aux mêmes réactions. Les bisexuel·le·s semblent plus accepté·e·s que les homosexuel·le·s lorsque leurs parents apprennent leur sexualité, mais il ne faut pas surinterpréter cette différence : elle concerne les individus dont la bisexualité est connue par leurs parents, dont on a vu qu'ils sont moins nombreux que les lesbiennes et les gays. Il est possible que ces données concernent plutôt des bisexuel·le·s qui bénéficient d'une certaine bienveillance parentale. En outre, cette différence n'est pas nécessairement l'indice d'une plus grande acceptation de la bisexualité en tant que telle : elle peut être liée à l'image sociale d'une bisexualité transitoire ; les parents peuvent réagir plus positivement à une identification qu'ils n'estiment pas nécessairement sérieuse ou contradictoire avec une hétérosexualité future (Scherrer, Kazayak et Schmitz, 2015). L'acceptation des homo-bisexuel·le·s est différenciée selon le sexe des parents, ceux-ci acceptant plus facilement qu'un·e enfant d'un sexe différent du leur soit homosexuel·le ou bisexuel·le. Les différences ne sont pas très importantes mais elles sont systématiques : c'est un autre élément qui confirme que l'acceptation comme la connaissance d'un enfant homo- ou bisexuel est une expérience sexuée.

■ 381

(17) On dispose de la réaction des mères et des pères au moment où ils ont appris l'homosexualité ou la bisexualité de la personne interrogée et également au moment de l'enquête. La distance entre ces deux moments peut être plus ou moins importante, ce qui influe sans doute sur les réponses : pour les personnes dont les parents ont appris l'homosexualité ou la bisexualité quelques semaines ou quelques mois avant l'enquête, la question est moins pertinente.

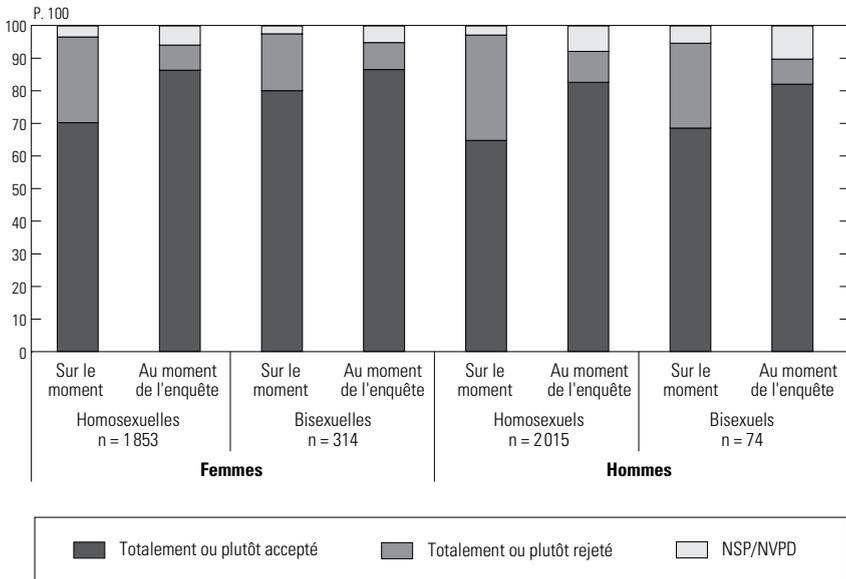
Figure 2. Réaction de la mère à l'homo-bisexualité de son enfant selon le sexe et l'identification sexuelle des répondant·e·s dans Virage LGBT (%)



Champ: ensemble des répondant·e·s de 20 à 69 ans s'identifiant comme homosexuel·le·s ou bisexuel·le·s, vivant en France métropolitaine, dont la mère connaît l'identification sexuelle. *Note*: effectifs non pondérés et pourcentages standardisés, standardisation par âge, structure d'âges de Virage PG. *Lecture*: parmi les 101 répondants bisexuels dont la mère est au courant de leur bisexualité, 17,4 % disent que celle-ci l'a totalement ou plutôt rejeté au moment de l'apprendre. Ce taux se réduit à 6,4 % au moment de l'enquête. *Source*: enquête Virage LGBT, Ined, 2016.

382 ■

Figure 3. Réaction du père à l'homo-bisexualité de son enfant selon le sexe et l'identification sexuelle des répondant·e·s dans Virage LGBT (%)



Champ: ensemble des répondant·e·s de 20 à 69 ans s'identifiant comme homosexuel·le·s ou bisexuel·le·s, vivant en France métropolitaine, dont le père connaît l'identification sexuelle. *Note*: effectifs non pondérés et pourcentages standardisés, standardisation par âge, structure d'âges de Virage PG. *Lecture*: parmi les 74 répondants bisexuels dont le père est au courant de leur bisexualité, 26,1 % disent que celui-ci l'a totalement ou plutôt rejeté au moment de l'apprendre. Ce taux se réduit à 7,7 % au moment de l'enquête. *Source*: enquête Virage LGBT, Ined, 2016.

2. Des violences omniprésentes chez les trans

Les violences subies par les personnes trans peuvent être considérées comme des rappels à un ordre de genre fondé sur l'assignation des individus à leur sexe de naissance (Namaste, 2000, chap. 6; Lombardi *et al.*, 2001). Comme pour les LGB, nous présentons plus spécifiquement les analyses concernant les violences familiales et les violences dans les espaces publics.

Les relations des trans avec leur famille sont souvent caractérisées par l'incompréhension ou le rejet, alors que le soutien familial favorise des parcours de transition moins difficiles (Beaubatie, 2017). Si les gays et les lesbiennes peuvent cacher leur identification sexuelle, l'identification et les pratiques de genre d'une partie des trans implique une visibilité qui peut les exposer à des stigmatisations et des violences (Grossman *et al.*, 2005). Enfin, les politiques publiques en direction des personnes trans en France sont peu nombreuses voire inexistantes, et les images sociales les concernant contribuent à maintenir des représentations caricaturales ou négatives de leurs vécus (Alessandrin, 2016).

Les trans rapportent plus de violences intrafamiliales que les lesbiennes, gays et bisexuel·le·s cisgenres⁽¹⁸⁾, et les différences avec les cisgenres concernent surtout les violences psychologiques et physiques (tableau 9).

L'âge et les raisons du départ du domicile parental sont un autre indice des situations de violence intrafamiliale subies par les trans. Cet âge est proche pour les trans et les cisgenres : 18,9 ans en moyenne pour les premiers, 19,4 ans en moyenne pour les seconds. Les trans sont cependant deux fois plus nombreux·ses à quitter le domicile parental à cause d'un conflit (tableau 10).

Les violences subies par les trans dans les espaces publics font partie de leur vie quotidienne (tableau 11). Près de la moitié déclarent des violences

■ 383

Tableau 9. Prévalences des violences familiales subies au cours de la vie selon la nature des violences et l'identification de genre des victimes (%)

| Nature des violences | Répondant·e·s trans | Répondant·e·s cisgenres | <i>p</i> -value |
|--------------------------|---------------------|-------------------------|-----------------|
| Toutes violences | 60,9 | 44,9 | } < 0,0001 |
| Violences psychologiques | 53,0 | 38,0 | |
| Violences physiques | 37,6 | 22,4 | |
| Violences sexuelles | 13,8 | 12,6 | = 0,5639 |
| Effectifs observés | 253 | 6895 | |

Champ : ensemble des répondant·e·s, vivant en France métropolitaine. *Lecture* : parmi les 253 répondant·e·s trans 60,9 % ont déclaré au cours de leur vie au moins un fait de violence de la part d'un·e membre de la famille, 53,0 % au moins un fait de violence psychologique, 37,6 % au moins un fait de violence physique et 13,8 % au moins un fait de violence sexuelle. *Source* : enquête Virage LGBT, Ined, 2016.

(18) Les cisgenres sont donc ici des individus dont le genre est conforme au sexe de naissance et qui s'identifient comme lesbiennes, gays ou bisexuel·le·s. Les trans peuvent être aussi bien des MtF (des personnes nées hommes qui s'identifient comme des femmes) ou des FtM (des personnes nées femmes qui s'identifient comme des hommes).

Tableau 10. Départ du domicile parental pour raison de conflit selon l'identification de genre des enquêté·e·s (%)

| | Répondant·e·s trans | Répondant·e·s cisgenres | <i>p</i> -value |
|--------------------|------------------------|----------------------------|-----------------|
| Non | 76,8 | 88,7 | } < 0,0001 |
| Oui | 21,9 | 10,4 | |
| Ne veut pas dire | 0,4 | 0,4 | |
| Ne sait pas | 0,9 | 0,5 | |
| Total | 100,0 | 100,0 | |
| Effectifs observés | 228 | 6 425 | |

Champ: ensemble des répondant·e·s de 20 à 69 ans qui sont parti·e·s de chez leurs parents, vivant en France métropolitaine. *Lecture*: parmi les 228 répondant·e·s trans qui ne vivent plus chez leurs parents, 21,9 % en sont parti·e·s pour raison de conflit. *Source*: enquête Virage LGBT, Ined, 2016.

Tableau 11. Prévalences des violences dans les espaces publics subies au cours de la vie selon la nature des violences et l'identification de genre des victimes (%)

| Nature des violences | Répondant·e·s trans | Répondant·e·s cisgenres | <i>p</i> -value |
|----------------------------|------------------------|----------------------------|-----------------|
| Toutes violences | 81,4 | 66,2 | } < 0,0001 |
| Drague importune, insultes | 74,3 | 56,7 | |
| Violences physiques | 26,9 | 13,1 | |
| Violences sexuelles | 46,6 | 32,5 | |
| Effectifs observés | 253 | 6 895 | |

Champ: ensemble des répondant·e·s, vivant en France métropolitaine. *Lecture*: parmi les 253 répondant·e·s trans 81,4 % ont subi au cours de leur vie au moins un fait de violence dans l'espace public, 74,3 % au moins un fait de violence psychologique, 26,9 % au moins un fait de violence physique et 46,6 % au moins un fait de violence sexuelle. *Source*: enquête Virage LGBT, Ined, 2016.

sexuelles, et les violences psychologiques concernent les trois quarts d'entre eux. Dans la famille comme dans l'espace public, les violences verbales et psychologiques (insultes, interpellations, critiques répétées) sont omniprésentes: on peut penser que ces formes moins physiques de violence tiennent une place majeure dans la vie des trans et font des espaces privés comme publics des espaces hostiles.

IV. Comprendre les violences hétéronormatives

Trois résultats se dégagent des analyses qui précèdent: les LGBT sont plus exposé·e·s aux violences dans la famille et dans l'espace public que les hétérosexuel·le·s; ils y sont cependant exposés de manière variable, les lesbiennes, les gays, les bisexuel·le·s et les trans ne déclarant pas le même degré de violence ni les mêmes formes de violences. Ils et elles sont enfin susceptibles de vivre des violences spécifiques liées à leur situation minoritaire: se dire ou apparaître comme homosexuel·le·s, bisexuel·le·s ou trans dans la

famille ou dans l'espace public peut susciter le rejet; s'identifier comme tel engage également un ensemble de questionnements concernant le désir ou la nécessité de se dire et d'être considéré·e selon son identification de genre ou de sexualité. De ce fait, la comparaison entre les LGBT et les hétérosexuel·le·s cisgenres ne vaut que jusqu'à un certain point. L'un des privilèges de l'hétérosexualité n'est pas seulement d'être moins susceptible de subir des violences, mais de n'avoir pas à se dire hétérosexuel, de vivre une vie cohérente avec les catégories de genre et de sexualité dominantes du monde social. Au-delà des différences de prévalences des violences subies par les populations minoritaires et majoritaires, ce sont ainsi deux manières de vivre les violences que recueille l'enquête, l'une qui n'engage pas son identification sexuelle ou de genre, l'autre qui remet en cause un élément constitutif de soi⁽¹⁹⁾.

Pour saisir cette situation spécifique, les notions d'homophobie, de biphobie ou de transphobie sont souvent mobilisées dans les études sur les violences, les discriminations et les expériences négatives des LGBT. Elles ne vont cependant pas de soi. La notion d'homophobie en particulier a fait l'objet de critiques qui soulignent sa dimension psychologisante et individualisante (les violences seraient liées à des «peurs» plutôt qu'à des rapports sociaux). Elle tend à laisser de côté les situations spécifiques des femmes et d'autres minorités (Chamberland et Lebreton, 2012; Fraïssé et Barrientos, 2016). En essayant d'analyser conjointement les situations et les violences déclarées par les LGBT, ces résultats éclairent plutôt certaines formes d'une violence hétéronormative. Ce terme a l'avantage de saisir des violences subies à des degrés divers, mais communes aux populations LGBT, en partant de l'idée que celles-ci se définissent notamment par leurs écarts aux normes de genre et de sexualité: c'est moins l'homosexualité ou la bisexualité qui sont interrogées que les normes dominantes qui informent les expériences sexuelles minoritaires. L'hétéronormativité a de multiples aspects, mais elle se caractérise en particulier par la distinction entre deux sexes, l'identité du sexe assigné à la naissance et du genre de l'individu, la naturalité du désir sexuel pour les personnes de l'autre sexe. Il s'agit de violences interpersonnelles, mais aussi symboliques qui fonctionnent par assignations, invisibilisations ou rappels à l'ordre (Butler, 2005; Warner, 1993).

Au-delà des usages souvent théoriques de cette notion, cette enquête permet de préciser les variations de l'hétéronormativité. En premier lieu, les violences hétéronormatives varient fortement selon le genre. Cela concerne bien sûr les trans, mais l'homosexualité et la bisexualité peuvent également être abordées comme des écarts aux normes de genre, et les violences que les LGb subissent comme des rappels à l'ordre du genre. Dans cette perspective, les différences de déclaration de violences entre lesbiennes, gays, bisexuel·le·s se comprennent par rapport à la surexposition féminine à certaines violences. Par exemple, les lesbiennes et bisexuelles déclarent des violences particulièrement subies par les femmes, comme les violences

(19) Cette perspective est au centre des travaux sur le *minority stress* (Meyer, 1995).

sexuelles ; les rejets et les expériences négatives des LGBT de la part de leurs parents sont dépendants du genre des un·e·s et des autres.

La comparaison des LGBT entre eux montre également que les trans et les bisexuel·le·s déclarent de manière particulièrement importante des faits de violence. D'un point de vue sociodémographique, les bisexuel·le·s ont également des trajectoires et des appartenances sociales spécifiques, qui les distinguent des homosexuel·le·s. C'est un des résultats importants de l'enquête que de rendre visibles certaines spécificités des expériences bisexuelles, et leur vulnérabilité spécifique quant aux violences. Ce sont finalement les deux groupes les plus difficiles à saisir et à catégoriser qui semblent être dans des situations de vulnérabilité spécifique : le lien n'est sans doute pas fortuit. On peut faire l'hypothèse que l'assignation au sexe de naissance et l'exclusivité du choix sexuel, que questionnent les trans et les bisexuel·le·s, sont, plus que le désir pour une personne de même sexe, des normes fortement instituées dont la transgression suscite incompréhensions et rappels à l'ordre. Plus généralement, il faut souligner le déficit de représentations sociales, ou les nombreuses représentations sociales négatives dont les bisexuel·le·s et les trans sont l'objet. Les évolutions juridiques et sociales en matière d'homosexualité ont abouti à une relative normalisation de l'homosexualité, en particulier masculine, une reconnaissance en tout cas partielle et une acceptation, parfois de principe (Fassin, 2005). Cette évolution, qui porte plutôt sur la reconnaissance d'un désir pour le même sexe, ne touche que peu les bisexuel·le·s et les trans.

386 ■

Enfin, la déclaration des violences est liée aux expériences que l'on a subies, mais aussi à la manière dont on les a vécues et dont on les perçoit de manière rétrospective au moment de l'enquête. L'hétéronormativité a des conséquences sur la production des chiffres sur les violences, en ce qu'elle engage non seulement les faits subis mais aussi la sensibilité aux violences. Dans cette perspective, l'homosexualité et la bisexualité, comme le genre, ne sont pas seulement des facteurs de vulnérabilité mais des trajectoires et des expériences spécifiques qui peuvent influencer les manières dont on perçoit et qualifie certaines situations de violentes (Lhomond, Saurel-Cubizolles et le groupe CSF, 2013). On peut penser que l'appartenance à une minorité ne surexpose pas seulement certaines populations à des violences spécifiques, elle produit également des sujets particulièrement sensibles aux violences, qui en perçoivent mieux ou différemment les traits ou les enjeux. L'enquête ne comporte pas d'indicateurs permettant de mesurer cette sensibilité et ses variations selon les individus. On peut simplement faire l'hypothèse que les différences entre les LGBT et les autres, et au sein des populations LGBT elles-mêmes, sont liées à des manières de percevoir la violence qui peuvent amener certaines personnes à déclarer des faits comme des violences, là où d'autres y voient le cours ordinaire des choses⁽²⁰⁾.

(20) On sait par exemple que les réponses à un questionnaire sur les stigmatisations, les discriminations et plus largement les traitements négatifs sont dépendants de certaines caractéristiques sociales des enquêt·e·s (Algava et Bègue, 2006).

Ces décalages dans les perceptions et les qualifications sont sans doute un élément important des situations de violences vécues par les LGBT dont les chiffres dépendent sans en rendre compte. Dans un texte où elle analyse les difficultés des féministes à faire valoir leur point de vue et à contester ce qui semble normal voire satisfaisant pour d'autres, Sara Ahmed décrit une scène qui condense certaines logiques de ces situations : « Au commencement, il y a une table. Autour de cette table, la famille assemblée s'engage dans des échanges polis au cours desquels certains sujets seulement peuvent être abordés. Quelqu'un dit quelque chose qui vous pose problème. Vous êtes plus tendue ; ça se tend. Entre vous et ça, il est difficile, vraiment, de faire la différence. Vous réagissez, peut-être en pesant vos mots. Vous expliquez pourquoi, à votre avis, ce qui vient d'être dit pose problème. Et vous avez beau vous exprimer avec calme, vous sentez que vous commencez à vous énerver — vous reconnaissez, et c'est frustrant, que vous vous laissez énerver par quelqu'un d'énervant. Dire ce que vous pensez, mettre les choses sur la table, ne fait qu'aggraver la situation. Vous avez créé un problème en déclarant problématique ce qui vient d'être dit. Vous devenez le problème que vous avez créé » (Ahmed, 2012, p. 78-79). L'anecdotique peut être blessant, mais le fait d'être blessé·e n'est pas reconnu : dans ces cas l'expérience de la violence est aussi l'expérience d'être hors des catégories qui définissent socialement la violence. Être sensible aux violences, c'est pour une part être discrédité·e en tant que victime de violence, soit que les violences dénoncées semblent anecdotiques aux yeux des autres, soit que les affects que suscite le fait de subir des violences rendent leur dénonciation par les victimes difficile.

■ 387

Conclusion

L'enquête Virage confirme tout d'abord une surexposition des minorités sexuelles et de genre aux violences dans la famille et dans l'espace public par rapport aux hétérosexuel·le·s. Au-delà de ce résultat attendu, elle atteste aussi de la diversité des minorités sexuelles du point de vue des caractéristiques sociodémographiques comme des violences subies. Ces résultats nous conduisent à questionner la pertinence de la catégorie LGBT comme catégorie utile pour l'analyse statistique. La volonté d'inclusion qu'elle enferme, et qui explique son extension progressive à des groupes de plus en plus divers (par exemple, personnes intersexes, qui ne peuvent pour des raisons médicales être catégorisées comme femme ou homme ; ou personnes asexuelles, qui ne ressentent pas d'attirance sexuelle), a sans doute un intérêt politique plus que scientifique. Au-delà des caractéristiques spécifiques en termes de genre et de sexualité, la compréhension des trajectoires et des expériences des lesbiennes, gays, bisexuel·le·s et trans suppose des stratégies d'enquêtes et des questionnements particuliers. La faible proportion de bisexuel·le·s dans l'enquête Virage LGBT en est un indice : la catégorie mobilise des franges spécifiques des minorités sexuelles, mais écarte des individus à distance des processus de politisation que cette catégorie suppose.

Dans une enquête sur les violences, ces effets des stratégies d'enquête posent question. L'hétéronormativité n'a pas pour seul aspect une surexposition aux violences interpersonnelles des minorités de genre et de sexualité, elle conduit à interroger les dimensions normatives des découpages majoritaires de l'espace social. Les questions de l'affirmation de soi, de l'acceptation par les parents et du contrôle de son apparence dans l'espace public, si elles peuvent sembler mineures par rapport à des faits de violences physiques ou sexuelles, éclairent certaines expériences négatives vécues par celles et ceux qui s'écartent des normes de l'hétérosexualité. Elles permettent également de penser que leurs manières de qualifier certains faits et leur sensibilité à la violence diffèrent de la population majoritaire : même en demandant aux répondants·e·s de décrire précisément les faits subis, l'enquête n'enregistre sans doute pas seulement des différences d'exposition, mais aussi des différences de catégorisation. La poursuite des travaux sur ces questions permettra de mieux saisir les violences spécifiquement subies par les lesbiennes, gays, bisexuel·le·s et trans, mais aussi les spécificités de leurs rapports à la violence.

Annexe

Les partenaires de l'enquête Virage LGBT

| | |
|--|---|
| Acceptess-T | Chemin des Cimes |
| Act-Up/reactup.fr | Chéries-chéris |
| Actu-Gay | Chrysalide |
| ADFH (Association des familles homoparentales) | Cigale-Centre LGBTI de Grenoble |
| Aides | Cineffable |
| AJL (Association des journalistes lesbiennes, gays, bi·e·s, trans et intersexes) | CLF (Coordination lesbienne de France) |
| All Out ! | Collectif MartinE |
| Andbraiz | Commission Genres, sexualités, LGBTI du Parti de Gauche |
| APGL (Association des parents et futurs parents gays et lesbiens) | Commission LGBT d'EELV |
| Arc En Ciel Toulouse-Occitanie | Contact Paris-IdF |
| Artogalion | Crips Île-de-France |
| ASMF-Gay | David & Jonathan |
| Association des médecins gays | Décalage Paris (Association sportive de handball) |
| Bagdam Espace Lesbien | Dollystud |
| Barbi(e)turix | E-Ilico |
| BBackzone | Égide |
| Beit Haverim | Enfants d'Arc-en-Ciel |
| Bi'Cause | Enipse/Sneg |
| Caelif (Collectif des associations étudiantes LGBT d'Île-de-France) | Entr'AIDSida |
| Centre LGBT de Grenoble | Exultaric |
| Centre LGBT de Nantes | FC Paris-Arc-En-Ciel |
| Centre LGBT de Touraine | Fédération des associations et centres LGBTI+ |
| Centre LGBT Normandie | Fièr-e-s et révolutionnaires |
| Centre LGBT Paris-IdF | FièrEs |
| Cercle du Marais | FLAG ! |

Front Runners
FSGL (Fédération sportive gaie
et lesbienne)
Fukthename
G-Boy
Gay Voyageur
Gay&Grey
GayLib
Gayvox
GLUP (Groupe LGBT
des universités de Paris)
HES (Homosexualités
et socialisme)
Hétéroclite
HomoSFèRe
Inter-LGBT
J'En Suis, J'Y Reste
Jeanne Magazine
Jeunes Séropotes Paris
L'autre Cercle
La LGP Montpellier
La Rage (Collectif féministe)
Le 190 (Centre de santé sexuelle)
Le Kiosque Info Sida
et Toxicomanie
Le Refuge
Les Bénines d'Apie
Les Dégommeuses
Les Gaillards Parisiens
Les Gais Retraités
Lesbeton
Lesbiennes Of Color
Lez Go Out
LGP Lille
Ligne azur
LOM Magazine
Mag (jeunes gais, lesbiens,
bi et trans)
Mobilisnoo
Oui oui oui Égalité
OUTrans
Pari-T Transgenres
Paris Aquatique
Planetromeo
Rebelyons Rugbyclub
Seronet
Sida Info Service
Sidaction
SMboy
SOS homophobie
Sous Les Shorts Des Filles
STOP HOMOPHOBIE
Tasse de Thé (portail lesbien)
Têtu
Transkind
Univers-L
Vih.org
Wag Magazine
Well Well Well
Yagg
ZaGay
Zigzagay